

Les Songes d'Obéron

**Lire, consulter
et imprimer
les Songes d'Obéron**



**Ce sigle indique
une page destinée
à l'impression**



**Ce sigle indique une
page destinée à une
lecture sur écran**



**Bouton de
navigation**

Les textes et visuels présents dans ce webzine sont la propriété exclusive de leurs auteurs. Selon le Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction du document, même partielle, à des fins autres que privées est interdite, sauf autorisation préalable des auteurs.

En bref

Passent les modes et les saisons, il restera toujours tapie chez le joueur l'envie d'aller faire – ou refaire – un tour en Terre du Milieu, dans les demeures des Grands Anciens ou encore dans les galaxies exotiques de StarWars. Qu'ils se nomment Tolkien, Lovecraft ou Lucas, les grands créateurs de récits-mondes ont une place privilégiée dans le cœur des rôlistes. Et nul ne contestera à l'écrivain Roger Zelazny une place de choix à la table de ces auteurs démiurges dont l'œuvre fournit la matière d'innombrables parties de jeu de rôle à travers le monde. Auteur de science-fiction estimé, Roger Zelazny a conçu nombre d'univers propres à exciter l'imaginaire. Mais c'est par la grâce du cycle d'*Ambre* qu'il a semé dans l'esprit des rôlistes une graine tellement fertile que certains joueurs, avant même la parution du jeu officiel, exploraient déjà l'univers d'Ambre et que d'autres continuent de le faire aujourd'hui, alors que le dit jeu officiel n'a plus d'actualité depuis plus de 15 ans.

Rien de fortuit dans

cet engouement, eu égard au génie des concepts qui charpentent l'univers d'Ambre et à son extrême malléabilité – une certaine désinvolture dans l'écriture n'y étant pas étrangère. À la Cour d'Obéron, comme tant d'autres, il suffit de peu pour nous faire replonger dans l'univers le plus connu de Zelazny. Aussi, nous avons décidé d'entretenir la flamme et saisir l'occasion de ce chapitre des *Songes d'Obéron n° 3* pour nous pencher sur les Ombriens, cette catégorie de personnages souvent méprisée, et vous donner les clés pour en faire bien plus qu'un élément du décor, si ce n'est tout simplement des PJs. Vivez les passions qui animent le monde d'Ambre à hauteur d'Ombrien, loin du détachement des Princes, et avec le plaisir, hélas trop rare, d'aborder le jeu par son versant politique. Les Ombriens évoluent depuis trop longtemps dans l'ombre des Princes ; ils n'attendent que vous pour en sortir ! ♦



dans ce numéro

→ **Jouer des Ombriens**, une aide de jeu pour incarner des Ombriens et donner corps aux politiques du Cercle d'Or ;

→ **À travers Ombre**, treize portraits sous forme de récits, prétextes à un survol d'Ombre et de ses innombrables facettes. ♦

Jouer des Ombriens

UNE AIDE DE JEU POUR AMBRE



Parce que la santé de ce jeu increvable qu'est Ambre se nourrit de chaque nouveau motif ajouté à son canevas ludique, nous vous proposons dans ces pages de redonner de l'éclat aux éternels figurants de l'univers d'Ambre, à ceux dont le nom même trahit le statut peu envié : les Ombriens.



« **A**u moment où j'allais m'excuser, le chauffeur me couvrit d'injures. [...] Vous feriez mieux de filer mon vieux. dit alors Random. Il était sorti de la voiture, un revolver à la main. [...] Random visa soigneusement le dos de l'homme. J'eus juste le temps de lui donner un coup de poing sur le bras au moment où il appuya sur la détente [...] « On ne passera plus jamais par ici pendant cette génération. Ce salaud a osé insulter un prince d'Ambre ! C'est ton honneur que je défendais. – Je peux défendre mon honneur moi-même.[...] C'était à moi, non à toi, de le tuer, si j'en avais décidé ainsi. »

Ces quelques lignes vous sont forcément familières.

Extraites d'un passage de *Neuf princes d'Ambre*, elles sont la première mise en lumière des relations entre Princes et Ombriens et ancrent chez les joueurs l'idée que les Ombriens, à l'échelle de l'univers, sont quantité négligeable. Non seulement cela infirme le rôle potentiel de tout PNJ ombrien que le meneur de jeu place sur la route des joueurs, et cela dissuade une majorité de joueurs d'incarner des Ombriens à Ambre RPG, à l'exception de quelques originaux au nombre desquels on peut compter les auteurs de cette aide de jeu.

Ce n'est pas qu'il faille se poser en défenseurs des faibles jusque dans les univers de jdr, mais une simple vue d'ensemble des deux cycles d'Ambre suffit à réaliser que les Ombriens ne sont pas si mal classés au générique de l'aventure. ➤



➤ Random, justement, hésite entre les soldats d'Eric et l'entrée à Rebma où l'attend le courroux de Moire. Corwin regrette Ganelon, protège Bill Roth et évoque ses amourettes ombriennes avec une tendresse non feinte. Avec Merlin, un cap est encore franchi. La mystérieuse Julia lui vole la vedette pendant deux bons tomes du second cycle.

En outre, une lecture approfondie de l'incident du camion-citerne révèle que le regard des Ombriens sur les Princes d'Ambre n'est pas sans importance pour Random. En mettant à mort celui qui a injurié un Prince, il agit de la même manière que de les seigneurs de certaines sociétés féodales : il tue pour tenir son rang dans l'ordre du monde.

Surtout, redorer le blason des personnages ombriens est un enjeu ludique de premier ordre.

On pourrait dire en caricaturant qu'en jeu, la journée type d'un Prince d'Ambre – ou du Chaos – se partage entre deux activités essentielles, à savoir sauver le monde et se battre pour le trône, ce qui peut se combiner très bien, étant entendu qu'on ne sauve jamais mieux le monde qu'en présidant à sa destinée. Tout MJ se sera rendu à l'évidence que la démesure des pouvoirs des PJ du sang d'Ambre empêche de développer toute autre thématique de moindre envergure, du moins dans le cadre d'une campagne ; et du jour où lui et ses joueurs font ce constat, la lassitude finit inévitablement par poindre de part et d'autre de l'écran. En rééquilibrant subtilement la balance et en donnant corps aux personnages ombriens, on trouvera des pistes pour renouveler les thématiques de campagne et se débarrasser du caractère exclusivement utilitaire souvent associé aux ombres personnelles.

Mais, comme suggéré plus haut, il est possible d'aller encore plus loin et de choisir d'incarner des Ombriens, dans le but avoué de se reposer un instant des habituelles cavalcades à travers le multivers. Le fait de jouer des Ombriens permet le retour à une forme de simplicité narrative combinée au plaisir de faire évoluer des personnages aux motivations plus diverses que celles des Princes. C'est l'occasion retrouvée de flâner dans un univers donné et d'approfondir le décor de jeu.

La dynamique du jeu s'en trouve également modifiée. En effet, les Ombriens sont obligés, contrairement aux Princes, de jouer systématiquement la carte de l'action collective, ce qui ouvre la porte à la mise en jeu des réseaux

des personnages. On passe de la débauche de pouvoirs individuels à un jeu nettement plus politique. Les rôles à prendre sont variés, de l'homme politique à l'indépendantiste en passant par le diplomate, le noble, le négociant, l'affidé d'un Prince, ou le bandit de grand chemin (qui a dit de route réelle ?).

À l'énoncé du mot « politique », vous vous imaginez peut-être jouer des ambassadeurs qui, entre deux ronds-de-jambes sous les dorures, vont défendre la pertinence du traité amendé sur l'autodétermination des minotaures à poil dur, le tout dans un roleplay poussif qui se voudrait le reflet de l'aisance rhétorique de négociateurs madrés. Détrompez-vous : la politique est d'abord un cadre de jeu. Un combat, un assassinat, un pillage, et même le sauvetage d'une princesse en détresse sont des actions susceptibles de prendre une coloration éminemment politique, l'enjeu de ces actions étant le simple fruit du contexte : et si les deux hommes tués malencontreusement lors de cette banale bagarre d'ivrognes étaient des agents de Caine ?

« **Jouer politique** » n'est donc pas synonyme d'absence de conflits mais plutôt de résolution indirecte de conflits. De surcroît, dès lors que ne sont plus accessibles aux PJ ces fameux pouvoirs qui permettent d'esquiver tous les obstacles, il devient nécessaire d'en passer par les relations des personnages et les institutions qui les soutiennent ou dirigent au lieu d'agir en solitaire. Chacune de ces actions devient une occasion de développer des personnages, des interactions et du roleplay.

La mise en avant des Ombriens et de leurs réseaux appelle logiquement à prendre comme cadre de jeu le Cercle d'Or. Catégorie vague d'ombres, obéissant à des régimes politiques indéfinis, et baignant dans une culture pas très claire, cette portion de l'univers a été hélas décrite par Zelazny avec des manières d'Harpagon.

Nous profiterons de cet article pour lui apporter une ossature sur laquelle vous pourrez bâtir vos chroniques ombriennes ou enrichir une campagne traditionnelle. Pour ce qui est de donner ensuite chair à ce squelette, il suffit de puiser dans la myriade de descriptions d'ombres du Cercle mises à disposition par les passionnés (voir la rubrique *Les +*). ■



Des Ombriens et des Princes

À chacun sa place

Le difficile est de se mettre concrètement dans la peau d'un Prince, étant établi jusqu'à preuve du contraire qu'aucun joueur ou MJ n'est immortel ni ne voyage d'une dimension à l'autre.

Un individu qui a traversé les siècles, qui a vu s'écrouler tous les empires *dits* d'airain et les amours *dites* immortelles, qui a vu mourir les amis et assisté à l'éternel recommencement de la tragédie humaine, le tout démultiplié par l'infini du royaume d'Ombre, cet individu n'a pas la psychologie d'un être humain, sinon il serait comme les tristes immortels de Gulliver à prier pour qu'on l'achève. Non, il affiche nécessairement la distance de celui qui ne croit qu'en lui-même et en la grandeur d'Ambre. Pour garder la raison, il n'en a pas le choix.

Ambre et ses Princes seuls traversent les siècles, et gageons qu'ils donnent au reste de l'univers le charme précieux des bulles de savon. Aussi fragile et éphémère qu'elle soit, la bulle de savon a sa beauté et il n'est pas interdit de l'aimer follement.

On peut être sans égards, mais emplir de sentiments, et si l'on brasse la galerie de personnages ombriens peints par Zelazny, de Bill Roth à Julia, l'on s'aperçoit que leur rôle peut s'avérer stratégiquement annexe mais sentimentalement essentiel, et que les Princes sont capables pour eux de bien des folies. Même un prince élevant la misanthropie et le calcul politique au rang d'art aime, déteste ou désire.

Vous remarquerez par ailleurs qu'un PJ aura toujours plus de considération pour un ombrien figurant dans les romans de Zelazny que pour les autres, à l'évidence parce que les premiers ont une consistance et une légitimité. Il ne tient qu'à vous de donner aux Ombriens inconnus au bataillon la même épaisseur et la même aptitude à susciter l'affect.

N'oubliez pas non plus cette propension marquante des princes à valoriser Ambre et leur propre personne. Un Ombrien affichant des codes culturels et des préférences proches de ceux du Prince qu'il côtoie risque de s'attirer plus facilement les faveurs de ce dernier, aussi puéril que puisse être cet a priori favorable.

Cela ne suffira cependant pas à consolider le rôle des Ombriens dans vos parties, si vous ne rajoutez pas dans la sauce une bonne dose de rapport de forces.



Des protecteurs à ne pas négliger

Nous avons vu qu'il n'y a rien d'exceptionnel à ce qu'un Prince d'Ambre lave son honneur au 9 mm, l'honneur désignant ici le rang et non un code de l'honneur. Ces méthodes expéditives ne présentent aucun risque pour lui dans les contrées suffisamment éloignées d'Ambre, des ombres rela-

tivement déconnectées de la politique ambrienne et où il n'est que de passage.

À se rapprocher du pays réel, on aborde nécessairement ce que les Princes d'Ambre appellent les « royaumes d'obéissance ». Sont rassemblés sous ce terme qu'il faut se garder d'employer en présence d'Ombriens susceptibles :

- les ombres favorites des princes ;
- les ombres entretenant d'étroits rapports avec Ambre ;
- les ombres ayant fait allégeance à Ambre.

Les deux dernières catégories, outre qu'elles font généralement partie du Cercle d'Or, ont toutes les chances d'être surveillées de près par un prince, lequel pourrait même être leur dirigeant de fait. Dans ces ombres, un Prince d'Ambre normalement constitué lavera tout autant son honneur dans le sang, mais fera davantage cas des conséquences possibles de son acte. En effet, semer la discorde dans ces royaumes implique se mettre à dos le dirigeant local, et par ricochets diplomatiques, des familles nobles d'Ambre, ou, pire encore, irriter un prince ou le roi d'Ambre de manière directe.

Revenons sur quelques règles de base. Certes, les Princes d'Ambre savent faire montre d'une décontraction très contemporaine, mais ils n'en sont pas moins enclins à un respect prononcé de l'étiquette. Codes de conduite et protocoles font partie intégrante de leur mode de pensée, comme en témoignent plusieurs épisodes, tel celui où Random fait injure à Corwin en ne le laissant pas laver son honneur lui-même, ou celui qui voit Benedict tenter de tuer son frère parce qu'il lui aurait occis deux serviteurs.

De ce fait, il n'y a pas à se forcer pour imaginer que les Princes, héritiers d'un monde médiéval, respectent les règles de vassalité qui ont fait l'histoire de la vieille Europe, selon lesquelles tuer le sujet d'un roi n'est pas seulement semer le désordre, mais faire affront au seigneur local et au monarque. Un monarque dispose à son envie de ses propres sujets, mais qu'un autre vienne les faucher à sa place résonne comme un affront direct. La mort d'un ➤

« Les Purs »

Ne reculant devant aucune folie, nous vous proposons de composer un groupe de PJ's bien décidés à préserver leur Ombre de l'influence d'Ambre, qu'ils jugent néfaste. Ce groupe peut comprendre un anachorète désireux de protéger son panthéon du culte de la Licorne, un grand propriétaire terrien régnant sur ses terres sur le modèle d'un patron de clan sicilien et un bandit de grand-chemin profitant que son action est jugée légitime pour multiplier les attaques sur la route réelle. ♦



- Ombrien peut donc être un élément majeur de discorde, soit que cet Ombrien ait eu une relation personnelle avec un noble d'Ambre ou un Prince, soit que le meurtre ait eu lieu sur un territoire relevant de son autorité.

Celui qui a la gâchette trop rapide ou provoque à l'instar de Random le suicide d'une dame de haut lignage peut ainsi facilement se mettre le potentat local à dos. Cela n'a rien de grave tant qu'il ne séjourne pas dans l'ombre, mais il risque d'y passer un sale quart d'heure s'il y revient par mégarde et sans préparation. Pire, par le jeu des clientèles, il peut fâcher un prince d'Ambre, sans même avoir touché à l'une de ses ombres favorites.

Se mettre à dos un prince, *a fortiori* si l'on est ombrien, c'est vouloir la vie courte. En termes de jeu, se faire courser d'ombre en ombre par Julian et sa meute est une menace infiniment plus concrète pour un joueur qu'un hypothétique incident diplomatique aux conséquen-

ces bien lointaines. Un bon meneur alternera les deux temporalités pour réserver des surprises aux joueurs qui auraient effacé une action un peu brutale de leur mémoire.

Il est au final bien plus aisé pour un joueur de se mettre à la place de ces « manants d'Ombriens » aux capacités si triviales. Gardez toutefois en tête que cette aide de jeu est centrée sur les Ombriens du Cercle d'Or. De ce fait, toutes les règles ici édictées pour mettre en scène un Ombrien ne sont pas en tous points valides dès lors qu'il s'agira d'introduire dans votre chronique des peuples venant de zones étrangères.

Une infinité d'Ombriens... et moi, et moi, et moi.

Vis-vis des Ombriens, l'omnipotence des Princes d'Ambre les place soit en posture d'êtres divins ou de nobles de la plus haute lignée. Seuls détenteurs du pouvoir de la Marelle et du pouvoir de réalité, ils sont les Atlas portant le Monde et incarnent un ordre immuable.

Les Ombriens iraient-ils pour autant jusqu'à se déprécier ?

Il est connu qu'on accepte beaucoup plus facilement d'être dominé si l'on se voit soi-même offrir l'opportunité de dominer un autre, s'agissant d'un simple sentiment de supériorité culturelle autant que de la mise au pas politique et militaire de peuples dits inférieurs. À titre d'exemple, l'humble sujet de la couronne britannique à l'époque moderne savait très bien qu'il ne serait jamais ni roi ni prévôt de quoi que ce fût, mais trouvait sûrement une douce compensation à considérer son indiscutable supériorité sur ces peuples sauvages des antipodes, qui ne savaient exhiber à ses yeux que des mœurs frustes et des dieux fantoches. Gageons qu'il en est de même chez l'Ombrien du Cercle d'Or.

De la colonisation paternaliste à l'esclavagisme le plus rude, toute une gamme de politiques de bas étage est possible chez ces braves Ombriens. Chaque nation se construisant d'abord dans une opposition entre le « eux » et le « nous », c'est ►





HISTOIRE D'UN CLAN (1/3)

• ATTÂR, PRINCE HÉRITIER DU CLAN JAÏLIL

Ah, je me souviendrai longtemps du jour où j'accueillis père qui revenait de l'entrevue avec l'émissaire du clan Ghamât. Son visage, jusque-là noblement taillé par une fierté rayonnante et les efforts de l'âge, était soudain devenu celui d'un vieillard rompu par les ans. C'était le spectacle violent d'un homme défait, que l'étiquette vous interdit de consoler, si tant est que son masque de colère rentrée vous donnât encore envie de l'étreindre.

Sa nouvelle tentative pour marier à un clan honorable le joyau de notre famille, ma fille unique Avisha, s'était donc encore soldée par un échec, le déclin évident de notre famille ayant plombé cette entreprise comme les précédentes.

Nous avons été depuis des lustres le clan dominant de la péninsule et nous avons laissé dans l'histoire une trace digne d'une épopée. Père avait fait la Résistance, portant bien haut les couleurs du royaume en luttant épée à la main contre l'influence nauséabonde d'Ambre et ses vassaux. Puis il avait lâché les armes pour la politique, portant sa famille au plus haut et mettant toute son énergie à rabattre leur caquet aux loyalistes qui n'avaient pas renoncé à transformer la péninsule en paillason pour ces Princes décivilisés, dans l'espoir de grappiller les restes.

Las, l'histoire a ses revers, qui avaient fini par vider nos coffres et détourner de notre chemin nos prétendus alliés, lesquels avaient soudainement vu meilleure fortune ailleurs. Que n'avons-nous cent fois maudit ces ingrats ! Il était devenu évident que, si tous louaient jusqu'à l'écœurement le passé glorieux de notre clan, plus aucun ne voulait de lui au présent. Au point que ma fille, pourtant digne d'être mariée aux plus grands, s'imaginait bientôt bradée à quelque arriviste au seuil du grand âge.

Cependant, si ce nouveau coup au ventre faisait mal à père, son cœur avait encore à s'éteindre.

Il lui restait un dernier coup vaillant à jouer. Après cet échec auprès des Ghamât, c'est lui-même qui manda auprès de lui le bey Kalim Harugal, chef du puissant clan Bazodîn, qui avait eu autrefois l'ambition malséante de marier son fils à Avisha, une ambition que les récents affronts faits à la noblesse de notre sang rendaient à présent digne de considération.

Les Bazodîn, l'un des clans loyalistes les plus fervents, avaient été nos farouches ennemis pendant des décennies. Ces adorateurs de licorne s'étaient fait un plaisir de railler nos traditions les plus éprouvées et n'avaient de cesse de faire rendre les armes à nos royaumes, tout cela pour rejoindre la cohorte des provinces qui ployaient sous le joug des princes d'Ambre. Mais pour les Bazodîn également, le temps avait fait son œuvre et, tout en ayant conservé leur culture misérable et leur foi bâtarde, leurs vues s'étaient rapprochées des nôtres par la magie des aléas politiques.

Ma fille s'est donc trouvée mariée à un zéléateur de l'Alliance ambrienne, aux croyances animistes et d'une distinction toute relative, mais riche et fort d'une clientèle indénombrable.

Je sais gré à Avisha d'avoir accepté le sacrifice de sa propre personne et de savoir feindre le bonheur chez les Bazodîn au nom de la survie du clan. ♦



Les anciens fidèles d'Éric

De tous les Princes, Éric est sûrement celui qui a le plus joué la carte des clientèles pour parvenir au pouvoir. Ne pouvant totalement compter sur le droit d'aînesse, il a naturellement cherché le soutien des grandes familles d'Ambre et du Cercle d'Or. De nombreux dirigeants lui doivent donc leur ascension ou, du moins, l'extension de leur pouvoir.

Mais à la fin de la guerre de la Marelle, Éric n'est plus et Random, son ennemi déclaré, vient de monter sur le trône. Comment amadouer ce nouveau roi ? Surtout, comment conserver le pouvoir ? Dans les ombres proches d'Ambre, le problème se pose dès les premiers jours du règne. Soulèvements et tentatives de coup d'état sont à prévoir, potentiellement avec l'appui de l'armée ambrienne ou d'opérationnels. Dans des ombres plus lointaines, qu'elles soient moins importantes ou hors du Cercle d'Or, le silence du Prince commence à devenir inquiétant, comme celui d'une divinité qui aurait abandonné ses fidèles. Combien de temps des PJs comptant parmi sa clientèle parviendront-ils à maintenir l'illusion ou à tenir sans son soutien logistique ? ♦

► même l'inexistence de ce genre de pratiques qui serait étonnante.

Autrement dit, parce qu'il se persuade à coup sûr d'être en-dessus de bien d'autres composantes de la population ombrienne, le tout saupoudré d'un brin de religion et d'empirisme, l'Ombrien est sûr de sa place dans le monde.

Et il ne faudrait sans doute pas compter sur les Ambriens pour le contredire en lui donnant les clés du fonctionnement réel de l'univers, étant établi que l'ignorance est un bon facteur de stabilité pour un monarque et parfois une délivrance pour ses sujets. La logique voudrait d'ailleurs que les Ombriens n'aient au mieux qu'une connaissance superficielle du fonctionnement de l'univers et de la multiplicité des univers parallèles, avec



des exceptions chez les Ombriens du Cercle d'Or et, dans les ombres personnelles, chez une petite élite tenue en laisse. Si les PJs jouent le rôle des heureux élus de l'ombre personnelle (oui, l'élite tenue en laisse), il est possible de construire tout un axe de campagne sur la préservation de ce secret. Suivant leur position dans cette ombre, ils auront à empêcher les autorités de se pencher sur les distorsions étranges de l'univers ou à rassurer les masses et faire taire les rumeurs de fin du monde.

Les conflits culturels peuvent également fournir un axe de campagne à un meneur désireux de mettre en scène l'opposition entre une élite urbaine qui a reçu de longue date l'influence ambrienne, parle couramment thari et rend un culte à la Licorne et un arrière-pays qui se sent menacé par cette pression, se ferme au monde ou réagit de façon violente.

Les Princes et leur cour

Le cycle d'Ambre, raconté à la première personne, laisse l'impression que les Princes sont des personnes isolées qui ne délèguent jamais aucune action. Pour des personnages décrits comme machiavéliques et roués, cette solitude est surprenante. Elle l'est moins si on considère Corwin comme un héros mythique et les Neuf Princes d'Ambre comme une réécriture moderne d'une épopée ou d'un roman de chevalerie, mais cette lecture implique, en jeu de rôle, l'absence de toute possibilité de toute dynamique politique. En créant un entourage et un réseau de clientèle au prince, on gagnera en richesse d'interactions, mais il faudra s'éloigner de l'esprit du roman où, comme le faisait remarquer Cédric Ferrand (auteur de jdr, écrivain, et plume de Casus Belli V2) dans sa critique du 1^{er} cycle d'Ambre, le cheval de Julian a un nom, mais pas ses rangs.

Avant même d'être composé d'Ombriens, l'entourage d'un Prince devrait comprendre des Ambriens – nous entendons par là des habitants d'Ambre et non Princes d'Ambre, par exemple un page placé à son



Amours sans lendemains ou relations durables ?

Le polythéisme gréco-romain nous a amplement montré que les mortels pouvaient partager le lit d'un dieu sans que ce dernier perdît de sa superbe, à condition qu'il s'agisse de coucher sans lendemains ou d'amours tragiques. La plupart du temps, les Princes sont suffisamment infidèles et égoïstes pour satisfaire à ce cahier des charges. Il est vrai que Corwin ne s'attache pas plus à Moire qu'à Lorraine, que son fils Merlin oublie Julia et qu'elle se perd en cherchant à le reconquérir. Cependant, contrairement aux dieux grecs, les Princes sont quasiment tous issus de mortels et considèrent les relations avec leurs pairs comme taboues. La relation amoureuse ne peut donc s'envisager qu'en dehors de la famille. Les occasions sont plus fréquentes avec des personnes issues d'Ombre, et certaines se concrétisent parfois en une relation plus durable. Obéron donne le premier l'exemple. Clarissa vient d'une ombre du Cercle d'Or et donne naissance aux trois roux et Paulette sort d'une ombre tellement obscure qu'elle n'est pas nommée mais reste suffisamment longtemps aux côtés d'Obéron pour donner naissance à Random et Mirelle. Random lui-même est emblématique de cette ambivalence des Princes : il abandonne Morganthe sans aucun scrupule mais s'éprend de la compagne qui lui est imposée. Une relation durable avec un(e) Prince(sse) procure une position clairement avantageuse



à l'ombrien(ne). Les moyens dont disposent les Princes d'Ambre font la différence avec le canevas traditionnel. Installé en Ambre, magiquement ou technologiquement choyé, l'être aimé gagne en réalité et longévité. Il peut aussi, à l'instar de Julia, gagner en puissance ou, à l'instar de Clarissa, gagner en pouvoir en Ambre et dans le Cercle d'Or. Vialle, Reine d'Ambre et conseillère de son royal mari, est l'aboutissement de ce processus.

Enfin, les Princes(ses) enfantent peu et sont peu fertiles, ce qui a l'avantage de préserver le caractère mystérieux de la procréation.

Aucune règle ne semble régir les naissances : une longue cohabitation peut s'avérer infertile mais il suffit d'un viol pour donner naissance à Dalt.

Toutes ces situations sont propices au jeu.

Il peut être intéressant de jouer l'amant(e) délaissé(e) qui espère provoquer le retour de l'aimé(e) ou, pour ces dames, mettre à profit les pouvoirs et le statut de l'enfant mis au monde, l'amant(e) de longue date cherchant par tous les moyens à se hisser au

même niveau pour ne pas perdre l'aimé(e), l'amant(e) installé(e) en Ambre avec sa famille,

autant dire parvenu(e), cherchant à se faire une place dans la société ambrienne, ou encore l'ombrienne outragée qui donne naissance à un enfant qu'elle élève dans la haine du père. ♦



service par l'une de ces grandes familles dont on ne connaît que les vins (Bayle, Feldane), ainsi que quelques hommes d'armes pour lui faire une suite et le protéger dans ses voyages. Dans un deuxième temps, il est possible d'envisager la présence d'ombriens à ses côtés, que ce soit pour leurs capacités (martialles, magiques, artistiques ou scientifiques, en fonction des centres d'intérêt et des objectifs du Prince), ou pour une raison affective.

Faire partie de la suite d'un prince, c'est à la fois le servir, s'exposer à des dangers nombreux, recevoir la protection d'un homme qui ira jusqu'à tuer pour montrer que personne ne doit toucher à ses gens, accéder à des pouvoirs incommensurables et pouvoir arpenter Ombre à sa guise, ou presque.

Il est possible de constituer un groupe de PJs appartenant à ce premier cercle d'hommes de confiance. Ce groupe peut être hétérogène et les origines des PJs variées : Cercle d'Or, ombre personnelle, ombre anonyme, ombre de la Zone Noire, et même Ambre ou le Chaos si cela rassure les joueurs frileux.

Les Princes, leurs vassaux et leurs contacts

Dès lors que l'on entre dans le Cercle d'Or (*a fortiori* sur un plan primal), les ombres gagnent en réalité et les pouvoirs des Princes ont nettement plus de mal à les affecter. Il devient nécessaire pour eux d'y avoir des contacts, des hommes d'influence qui défendent leurs intérêts, ➤

► ouvertement ou secrètement. Cette relation peut être lâche, suivant la logique des services rendus et des retours d'ascenseur, ou s'apparenter à une vassalité directe et affichée.

Même en son l'absence, l'ombre tutélaire du Prince plane implacablement sur ces individus.

Non seulement, ils doivent tôt ou tard lui rendre des comptes, mais ils s'impliquent indirectement dans les luttes fratricides ambriennes, ce qui est source d'opportunités comme de désagréments difficiles à porter.

D'une manière moins dramatique, il est possible de jouer des personnages en charge de lieux ou de ressources importantes aux yeux d'un Prince, que ce soit dans le Cercle d'Or ou dans une ombre personnelle. Pourquoi pas les Ombriens de la baronnie où sont élevés les chiens de Julian ? Pour lui, cet élevage est crucial, mais il reste une tutelle lointaine et il est possible de faire jouer toute une gamme d'aventures allant des conflits de territoire avec d'autres fiefs à l'intrusion d'un Prince cherchant à nuire à son frère. Plus généralement, jouer les personnes à la tête de l'institution en charge des biens d'un Prince peut être très amusant : en s'éloignant un peu, on peut très bien imaginer un groupe de PJs en charge d'une multinationale, d'un complexe militaro-industriel ou d'une université de magie et de les télescoper avec l'univers d'Ambre.

La vénération des Princes

Il est inimaginable pour le simple mortel d'entretenir avec son dieu toute forme de relation basement terrestre, qu'il s'agisse d'échanges de services, de biens ou de liens sociaux. Par voie de conséquence, une adoration religieuse des Princes ne peut fleurir qu'au sein des peuples n'ayant pas ou peu de contacts avec Ambre.

Et parce que vénérer les Princes pour ce qu'ils sont ne saurait suffire à l'appétit de transcendance mystique de ces peuples, comptez sur eux pour prêter aux manipulateurs d'ombre des traits improbables et légendaires.

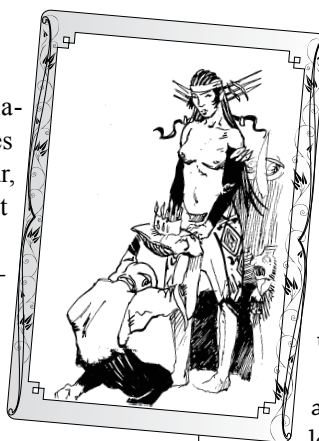
Tout Prince partant à la rencontre de ces peuples devra

se confronter à la grandeur vertigineuse de leurs attentes. S'il est marqué dans leur missel que les Princes-dieux ne peuvent être blessés, ne meurent point, commandent à la course du temps et parlent spontanément les cinquante sous-dialectes de leur peuple, le Prince d'Ambre venu en touriste aura à franchir une marche un peu haute.

Et les peuples prompts à vénérer sont tout aussi prompts à lyncher dès lors que l'objet de leur vénération ressemble selon leurs critères à un imposteur. Il est agréable d'être vénéré, mais terriblement dangereux à la fois ; Rudyard Kipling en a fait une belle démonstration dans « L'homme qui voulut être roi ».

Des peuples qui les vénèrent, les Princes savent très bien abuser, comme Corwin qui mena des centaines de milliers de ses adorateurs vers une mort aveugle lors de sa tentative malheureuse pour renverser Eric. Les adorateurs sont souvent plus exigeants sur la forme que sur le fond, ce qui fait qu'un minimum de miracles bien orchestrés suffit à les voir se sacrifier avec un dévouement confondant. Pour un peu que le Prince ait mis en place un mélange de religion et d'institution pyramidale comme les catholiques surent si bien le faire, il a en main un outil de contrôle des peuples parmi les plus efficaces qui soient. Mais c'est à double tranchant, car ce clergé est à même de prendre ses aises et d'écorner l'image du Prince divinisé ou, mieux, de prendre progressivement un tel pouvoir qu'il échappe à tout contrôle. Pour éviter cela, un Prince d'Ambre aura à cœur d'imposer au clergé ses hommes de confiance. Ils auront à le contrôler, à éviter que la société ne dévie de la ligne utile au Prince et à assurer les miracles en l'absence du dieu.

A une échelle interombrable, le culte de la Licorne fournit aussi de nombreuses opportunités ludiques, que les personnages soient des responsables du culte, des missionnaires chargés de convertir les peuples des ombres récemment rattachées au Cercle d'Or, ou encore des religieux du culte traditionnel de l'Ombre en opposition à cet expansionnisme. ■





HISTOIRE D'UN CLAN 2/3

• AVISHA, PREMIÈRE DAME DE RAHIA HARUGAL

« C'est très élégant, cette étoffe, c'est de la futaine ? »

Dans les cours du Cercle d'Or, entre gens bien nés, parler tissu fait presque office de bonjour. Par les dieux, ce que cela a pu me changer de l'étiquette en usage dans les salons poussiéreux de la péninsule, où l'on passe son temps à se faire des courbettes dignes d'échassiers rhumatisants !

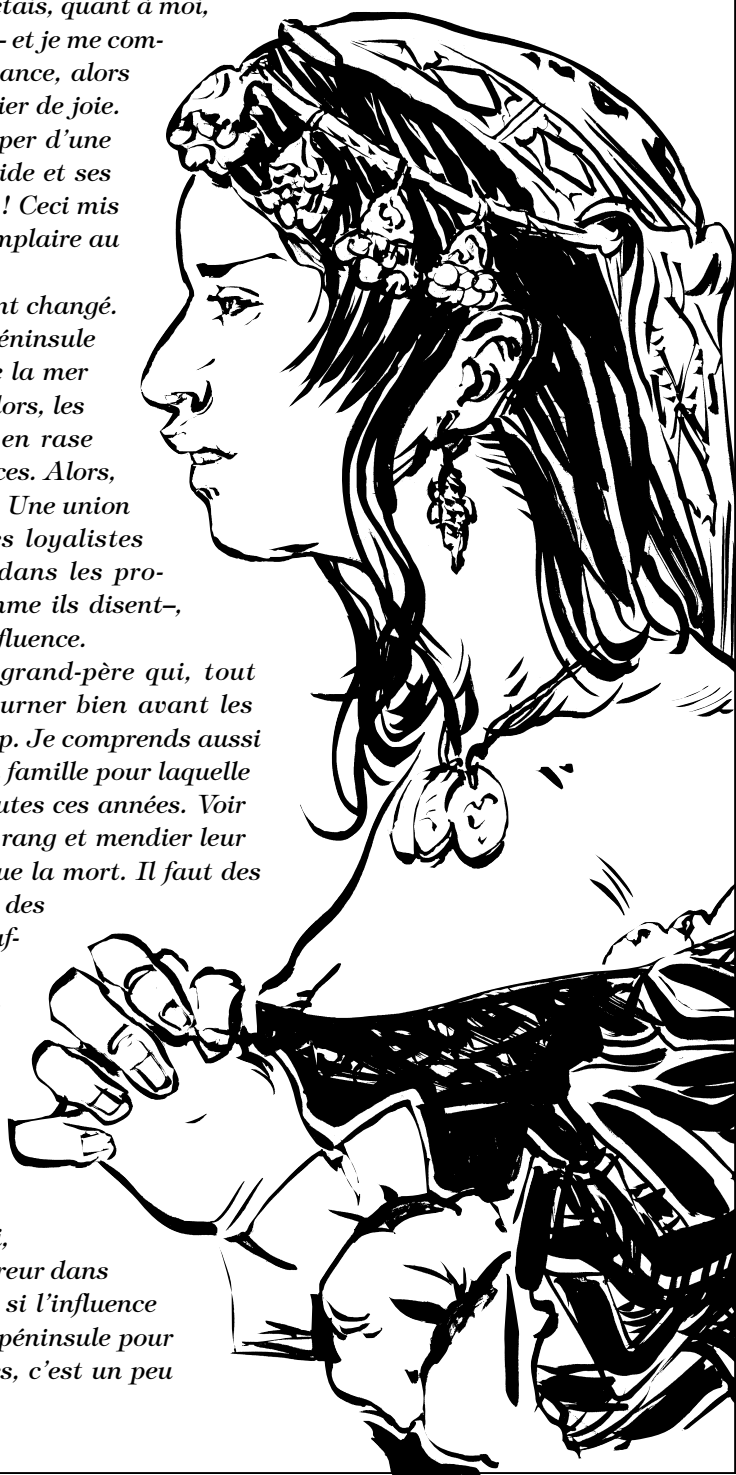
Ce mariage, puisqu'il en est question, avait été une délivrance... Personne n'avait son mot à dire, étant établi que c'est le kheir du clan – oui, mon grand-père – qui fait et défait les mariages selon son bon vouloir. Le jour où il en fit l'annonce devant le ban et la famille réunis, j'étais, quant à moi, déjà au courant – encore heureux ! – et je me composai un visage neutre, de circonstance, alors que j'avais la plus forte envie de crier de joie. Oui, la joie, la joie vive de m'extirper d'une famille étouffante, son honneur rigide et ses codes dépassés. À moi la vie, enfin ! Ceci mis à part, j'écrasai une larme pour complaire au protocole.

Que voulez-vous, les temps avaient changé. Les Princes s'étaient lassés de la péninsule de la même façon qu'on se lasse de la mer pour lui préférer la montagne. Dès lors, les loyalistes se retrouvaient lâchés en rase campagne par la défection des Princes. Alors, il leur fallait de nouvelles alliances. Une union redonnait à tous un avenir. Et les loyalistes ayant une main sur les affaires dans les provinces-miroirs – en « Ombre », comme ils disent –, nous élargissions notre sphère d'influence.

J'admire l'intelligence de mon grand-père qui, tout doyen qu'il est, a senti le vent tourner bien avant les autres et su prendre un nouveau cap. Je comprends aussi sa volonté d'assurer un avenir à sa famille pour laquelle il a si durement bataillé durant toutes ces années. Voir ses descendants devoir perdre leur rang et mendier leur survie aurait été un chagrin pire que la mort. Il faut des convictions pour enflammer le cœur des jeunes et des positions pour réchauffer les pieds des anciens.

Je vous choque ? Veuillez m'excuser mais, depuis que je me suis faite à courir les routes d'Ombre et lier contact avec la noblesse des provinces du Cercle d'Or, j'ai perdu certaines pudeurs.

Ma famille de sang est horrifiée quand ils m'entendent parler thari, mais sachez que mon accent fait fureur dans les cours des provinces-miroirs. Et si l'influence du clan a dépassé les limites de la péninsule pour aborder les rivages de ces royaumes, c'est un peu grâce à moi. ♦



Donner corps au Cercle d'Or

Poser le cadre de la partie

Pour bâtir un enjeu dans les relations avec le Cercle d'Or, il faut d'abord éviter la toute-puissance des Princes. Si le premier venu peut jouer avec l'invocation en Ambre, le commerce n'a plus aucun intérêt. Si les ombres de désir fournissent toujours les meilleures troupes, il ne sert à rien d'avoir des alliés dans le Cercle d'Or – autant couper les routes. Soulignons que les routes réelles sont nombreuses et praticables par les Ombriens. Ambre, bien sûr, conserve jalousement quelques routes secrètes et scrute la moindre perturbation sur les routes réelles proches d'Ambre. Gérard et Caine veillent au grain car il ne faudrait pas que se répète le cas des Moonriders de Ghenesh (un bel exemple d'Ombriens ayant donné du fil à retordre à Ambre, soit dit en passant).

Il faut enfin considérer qu'Ambre n'est pas auto-suffisante. Une explication démographique simple le justifie facilement. Au fil des millénaires, à la première vague de migrants issus du Chaos se sont ajoutés différentes vagues de peuplement issues des ombres du Cercle d'Or, ce qui fait d'Ambre une mégapole de plusieurs centaines de milliers d'habitants dont l'arrière-pays seul ne peut assurer son approvisionnement, notamment en nourriture. En termes contemporains, Ambre a une balance commerciale déficitaire qu'elle compense à la fois par le contrôle des routes réelles sur lesquelles elle impose un octroi et par son port, le carrefour commercial le plus important du Cercle d'Or. Pour prendre une référence plus ancienne, Ambre est comparable à Rome et son port à Ostie. Inversement, les objets ambriens, plus réels, sont très prisés dans le Cercle d'Or et il n'est pas interdit de penser que certains Ombriens leur prêtent des vertus magiques, voire les sacralisent, à l'image des habitants du désert de Kalahari des Dieux sont tombés sur la tête.

Ajoutons que la forte densité de population d'Ambre

comporte un enjeu stratégique. Plus elle est peuplée, plus Ambre est forte militairement, l'apport de l'immigration à la force de frappe militaire étant amplifié par le fait qu'un Ombrien résident en Ambre ne tarde pas à devenir le réceptacle de la force de réalité ambrienne.

Lier les relations avec Ambre et les hiérarchies interombrals

Si les Ombriens du Cercle d'Or éprouvent quasiment tous un sentiment de supériorité bien naturel envers tous ces barbares qui n'ont même pas connaissance de l'existence d'Ambre, il existe également entre eux des hiérarchies, qui découlent souvent de leurs relations au centre des mondes, le tout suivant la grande cascade du mépris.

En sus de ces sentiments bien trop humains, les rapports de force sont susceptibles de brutalement changer entre les ombres suivant qu'Ambre accorde ou retire son soutien à l'une ou l'autre. De même, tout conflit inter-ombral est surveillé par le pouvoir ambrien et offre l'occasion pour ce dernier de se poser en arbitre et de faire tomber des états, voire des ombres entières dans sa sphère d'influence.

Il faut rappeler que la nature infinie d'Ombre rend impensable une cartographie exhaustive des royaumes proches d'Ambre. Si l'on donne au Cercle d'Or une définition restrictive, à savoir une nébuleuse d'ombres entretenant avec Ambre au minimum quelques contacts diplomatiques, alors cet ensemble est par nature mouvant, s'étendant à de





nouvelles ombres tandis que d'autres replongent dans l'isolement. Du jour au lendemain, un royaume, par le biais des routes d'Ombre, peut se retrouver mitoyen d'une contrée susceptible de bouleverser sa politique. Contrôler étroitement les routes d'Ombre est donc également pour Ambre l'assurance d'un minimum de stabilité dans cette entité géopolitique qu'est le Cercle d'Or.

Faire du Cercle d'Or un enjeu dans une guerre du Trône

Avant de pénétrer Ambre, une stratégie possible est de faire tomber une partie du Cercle d'Or dans son escarcelle pour bloquer les armées adverses, bénéficier d'alliés lors d'une prise de pouvoir en Ambre par la force et asseoir sa domination sur le long terme. Les jeux de clientèle sont donc particulièrement importants dans un contexte de guerre du Trône mais avant même qu'elle n'éclate, deux Princes peuvent très bien rentrer en conflit par ombres interposées, à la manière de l'URSS et des Etats-Unis au temps de la Guerre Froide.

Varier les échelles de conflits

Les Ombriens n'ont pas besoin des Princes pour entrer en conflit et les raisons ne manquent pas qui, sans mener forcément à la guerre, sont la source de tensions récurrentes. Pour un meneur, ce sont autant de scénarios possibles.

Si on raffine encore, il faut considérer que toutes les ombres ne constituent pas un ensemble politique homogène et plusieurs nations peuvent y coexister. A une échelle encore plus fine, des régionalismes, des conflits politiques ou sociaux et des luttes de faction viennent égayer le quotidien des Ombriens. Le travail du meneur est de mettre ces quatre échelles de conflit (avec Ambre, interombrale, internationale, locale) en interaction.

Prenons pour exemple un conflit local, soit la rivalité entre deux puissantes familles ombriennes

pour le contrôle

d'une route commerciale. Qu'une troisième faction, issue d'une autre nation de la même ombre, vienne profiter de cette lutte qui les affaiblit et leur faire concurrence, et l'élite dirigeante sera prise d'un intérêt soudain pour ce conflit, avec à la clé de possibles tensions diplomatiques entre les deux nations. Une ombre adjacente peut même être tentée de soutenir l'une d'entre elle dans cette lutte, à charge de revanche et pour peu qu'un des gouvernements se soit placé sous la protection d'un Prince d'Ambre, il est facile d'obtenir un beau sac de nœuds.

Petit précis de géopolitique du Cercle d'Or

Le cas de Rebma

A tout seigneur tout honneur, la fière Rebma se considère comme l'égale d'Ambre, n'accepte aucune ingérence et a des moyens tels que sa reine peut parfois dicter sa volonté à un Prince d'Ambre.

Une explication technique s'impose pour comprendre pourquoi les Rebmaïens sont à ce point maîtres chez eux. D'une part, la proximité d'Ambre et la présence d'un reflet de la Marelle empêchent l'usage de la majeure partie des pouvoirs des Princes, qui sont donc obligés d'en rabattre. D'autre part, le caractère sous-marin de l'ombre renverse les règles du combat classique et confère un avantage tactique aux défenseurs. Il est également permis de supposer que Rebma contrôle des routes réelles sous-marines inconnues des Princes d'Ambre.

Cette indépendance, dans le cycle, fait de Rebma un refuge pour les opposants à Eric, l'homme fort du moment. Les choses à ce moment-là sont simples. Elles deviennent beaucoup plus complexes après le couronnement de Random. Son fils aîné, Martin, né d'une noble de Rebma et élevé dans l'ombre, devient en effet ➤

► l'héritier légitime du trône d'Ambre. S'il est considéré comme de bon ton de commencer par la mort de Random pour faire place nette dans une campagne traditionnelle, cette situation est une vraie mine pour une campagne ombrienne. Il est parfaitement possible de faire jouer l'entourage de Moire cherchant à trouver un positionnement par rapport à une Ambre menaçant à terme l'autonomie de Rebma si le trône d'Ambre venait à échoir à Martin, et pourquoi pas de confier Moire à un joueur. Composer le groupe de fidèles de Martin cherchant à favoriser son ascension et à lui offrir le trône de Rebma puis d'Ambre offre une solide campagne, surtout s'il fait preuve de peu d'ambition. Ils seront alors obligés de forcer le destin en sa faveur en lui dissimulant leurs actes.

Quelques situations riches en possibilités ludiques

Plutôt que d'énumérer les curiosités locales à la manière des traditionnels dépliants touristiques, il nous a paru utile d'établir une typologie des ombres en fonction de leur position et des dynamiques qui en découlent :

- **La Puissance militaire alliée** : cette ombre fait partie du glacis défensif d'Ambre et lui fournit un important contingent en cas de guerre. Elle lui est liée par une alliance aussi bien défensive qu'offensive. Pour les Ombriens, cela signifie une protection, mais aussi une perte d'indépendance et une saignée potentielle qui peut ne pas être du goût de la population.

- **Le Verrou** : cette ombre contrôle un des points d'accès à Ambre, une route réelle maritime, par exemple. Pour les Ombriens, cette situation est à double tranchant : ils sont en situation de demander beaucoup et bénéficient d'une rente de situation grâce à l'octroi sur tous les produits qui transitent par l'ombre, mais ils sont également très surveillés. Ambre ne peut pas prendre le risque qu'un gouvernement hostile prenne le pouvoir et n'hésitera pas à soutenir un coup d'état pour remplacer des dirigeants devenus indésirables.

- **Le Carrefour commercial** : que l'ombre ait un grand port de commerce ou une grande foire terrestre, elle est à la croisée de plusieurs routes réelles. Elle en retire une grande richesse, un accès privilégié à l'information et le brassage de tous types de populations et produits y

est la règle. Les Ombriens peuvent mettre à profit cette richesse pour tenter de dominer les ombres adjacentes, diplomatiquement et militairement, à l'athénienne, mais il leur faudra prendre gare au retour de bâton et bien doser leur expansion pour éviter une réaction hostile de la part d'Ambre.

- **La Puissance régionale** : cette ombre a réussi à faire en sorte Ambre avalise sa prédominance sur les ombres environnantes, à charge pour elle d'assurer la sécurité de l'endroit et de veiller à ce que les intérêts d'Ambre n'y soient pas contrariés. Cette situation peut être remise en cause par une expansion trop marquée, un conflit avec une autre puissance régionale ou par une guerre du trône dans laquelle elle choisirait le mauvais camp.

- **La Ressource** : cette ombre possède d'importantes ressources naturelles, humaines ou magiques, comme un centre de pouvoir mineur. Comme dans notre monde, cette situation est ambivalente. C'est un apport de richesses, voire de puissance, mais il bénéficie surtout à l'élite, et, surtout, c'est une cause d'intervention militaire si l'ombre n'est plus en mesure ou refuse d'honorer ses accords avec Ambre. Il est fréquent de voir plusieurs ombres ou factions se disputer la précieuse ressource, comme ce fut le cas pour le Donjon des Quatre Mondes.

- **La Marge** : il s'agit d'une ombre qui n'a que très peu de liens avec Ambre, à tel point que la route réelle est ignorée de la majeure partie de la population, qu'elle soit sciemment dissimulée au peuple par les élites, tout simplement oubliée ou jamais explorée. N'hésitez pas à jouer la (re)découverte de cette route et les premiers contacts avec le reste du Cercle d'Or, par exemple avec une ombre expansionniste ou, au contraire, avec une ombre qui attisera les convoitises des dirigeants de l'Ombre. Il serait amusant que le peuple de cette ombre – et les Pjs avec – se lance dans une grande aventure militaire sans savoir de quoi il retourne et soit finalement pris dans une escalade qui le mène au conflit avec Ambre. Quoi qu'il arrive, le choc culturel risque d'être violent et la révélation de la vraie nature du multivers déstabilisante ! ■





HISTOIRE D'UN CLAN (3/3)

• SIKANDER, KHEIR DU CLAN JAÏLIL

Ces dernières décennies avaient vu notre clan régner sans partage; c'était comme si le chemin de la gloire n'avait plus eu de fin. Nous étions un rempart contre le danger ambrien. Hélas, nous n'avions pas mesuré à quel point notre némésis fondait la légitimité de notre pouvoir. Sitôt sa disparition dévoilée, notre pouvoir s'est étiolé. Sans doute nous étions-nous endormis sur nos lauriers et, comme ils le font toujours avec ceux qui déméritent, les dieux ne nous ont plus honorés de leurs grâces. Bientôt, les prébendes et les disgrâces généreusement dispensées pour faire illusion n'avaient plus été que simulacres de pouvoir.

Il ne fallait pas compter sur nos hauts gouvernants pour nous sortir de l'ornière. Ces parvenus qui, sans le sang abondamment versé de la Résistance où notre clan s'illustra, en seraient encore à grenouiller dans les préfectures, ces parvenus, disais-je, ont participé à notre mise au rencard. Ce n'étaient, et ce ne sont toujours, que des libertaires gras du ventre, vieilles outres ramollies par l'or et les compromissions, qui se gaussent à l'idée de mourir pour l'honneur, papelards de salon qui substituent l'éclat du verbe à la rectitude morale et à la puissance de l'épée.

Nous étions donc aux abois. C'est pris dans les affres de cette décadence que j'ai repensé à Kalim. Pour s'être disputés les faveurs d'une dame en des temps plus insoucians, le bey Kalim Harugal et moi avons noué des liens secrets et peu protocolaires, lesquels me permirent de discuter avec lui longtemps, et avec une providentielle discrétion, de l'éventualité d'une alliance par mariage entre le clan Bazodîn et le nôtre, laquelle finit par être secrètement arrangée avant même que le vieux bey ne réitérât sa requête officielle.

Bien sûr, à grand renfort de délicatesses, nos deux clans ont travaillé à restreindre notre inimitié aux termes d'un simple malentendu.

Que ce soit bien clair, cela n'avait rien d'une mésalliance ou d'une facétie. Les Bazodîn avaient gardé une assise à laquelle j'ai arrimé notre clan, qui s'en est trouvé ragaillard. Grâce à leur appui j'ai pu consolider notre fief: nous avons remis dans le droit chemin les guerriers tatoués des vallées du nord, qui avaient été bien contents jusqu'ici de prospérer et se multiplier sous notre fêrule bienveillante et qui, maintenant les Ambriens évanouis de notre horizon, réclamaient impudemment leur autonomie.

À l'aise de notre influence retrouvée s'est ajouté la fierté de partager à nouveau nos valeurs avec une autre famille. Malgré tout ce qui nous avait séparés des années durant, il demeurerait chez les Bazodîn cette force d'âme et ce respect des traditions que nous avons toujours cultivés dans le clan Jaïlil.

Quand je vois aujourd'hui des jeunes gens bien nés qui manient le sabre et le fauchard avec non plus d'adresse que si on leur eût coupé les deux mains, je mesure l'étendue du désastre et la décadence que j'espère avoir épargnée à mes descendants.

Celui qui s'est renié n'est pas celui qu'on croit. Je n'ai pas baissé la garde hier, point ne le ferai aujourd'hui.

Ma petite-fille a pris à bras-le-corps sa nouvelle vie dans le clan Bazodîn et sur ces effrayantes routes du « Cercle d'or ». Tout ceci me dépasse, mais je vois au moins qu'elle affiche une droite ambition, forgée par les soins d'une éducation sans complaisance; je suis fier d'elle. ♦



Les ajustements de règles nécessaires à la mise en place d'un jeu politique

Réduire les effets pervers des pouvoirs et de la Psyché

Une négociation à mener avec des Ombriens ? Rien de plus facile : contact mental, labourage de cerveau à coup de Psyché et l'affaire est réglée. Adieu roleplay, adieu intrigues. Nous allons donc commencer par là : non, en Ambre et dans la plupart des ombres, le contact mental est impossible par contact tactile ou visuel, quel que soit le niveau en Psyché de la personne. C'est une particularité qui peut en revanche apparaître dans certaines ombres où le Prince pourra s'en donner à cœur joie, mais elle doit être à double tranchant. Imaginons un Prince débarquant dans une ombre où tous les habitants sont en contact mental permanent et fonctionnent sur le mode de la ruche. Même avec un score dément en Psyché, le contact mental ne risque de lui apporter que la folie. Ombre est dangereuse, c'est un précepte à ne jamais oublier.

Raboter les pouvoirs

Pour commencer, il convient de rayer Marelle Avancée de la liste, y compris chez les Princes de première génération, puis de supprimer le contrôle du contenu, du temps et du destin dans les ombres personnelles. Non seulement rien de tel n'apparaît dans le cycle, mais cela tue toute interaction avec l'ombre. A quoi bon décrire une ombre quand un Prince d'Ambre peut se l'approprier et en redéfinir le contenu d'un clignement de cil ? Enfin, appuyer le fait que la recherche d'une ombre de désir n'est pas une création totalement maîtrisée, mais plutôt le passage en revue d'un grand nombre d'ombres,

ce qui laisse une grande marge d'interprétation pour le MJ, mais aussi une marge de manœuvre supplémentaire pour les PJs ombriens.

La sorcellerie doit être reconsidérée. Il ne faudrait jamais oublier que la Réalité s'en accommode plutôt mal. Pour commencer, elle ne doit fonctionner que sur le mode du tour mineur en Ambre et sur un mode peu puissant dans la majorité des ombres du Cercle d'Or, qui ont tout de même une forte Réalité. En outre, le prix de son universalité implique que des formes de magie soient localement bien plus puissantes. On peut très bien imaginer des thaumaturges capables de déplacer des continents dans leur ombre et tout à faits à même de démonter Fiona en duel de sorcellerie à domicile. Dans le cadre d'une campagne centrée sur des Ombriens, il ne faut d'ailleurs pas hésiter à permettre d'acheter à vil prix des pouvoirs locaux puissants. L'ombrien sera fort chez lui, difficilement déboulonnable par un Prince d'Ambre sauf usage de la Marelle pour contenir ces pouvoirs ou du Joyau pour changer les règles du jeu. Dès lors, des négociations entre Ambre et une ombre peuvent devenir envisageables.

Ajouter une caractéristique politique - INFLUENCE

Pour jouer politique, il faut aussi que le système de jeu le permette. Nous proposons l'ajout d'une caractéristique entièrement dédiée : l'Influence. Elle reflète la capacité du personnage à mobili-



ser son réseau. Il pourra par exemple faire jouer ses relations pour obtenir des informations, placer quelqu'un, envoyer des assassins ou lever une armée. Elle reflète aussi sa capacité à convaincre, faire autorité et commander et ces compétences sortent donc du domaine de la Psyché, ce qui permet de rééquilibrer l'ensemble. Comme les personnages ombriens sont obligés d'agir en coopération et sont plus faibles individuellement, leurs scores en Influence sont cumulables à condition que l'action soit commune et bien coordonnée.

Rester dans l'ombre ou agir en pleine lumière ?

Si l'efficacité de l'action d'un personnage ne repose pas forcément sur sa capacité à rester dans l'ombre, sa survie à long terme peut en dépendre. Un personnage dont le statut social est élevé ou les compétences reconnues aura certes plus de facilités à faire jouer ses réseaux et à attirer à lui les talents, mais il risque à terme d'attirer l'attention d'un Prince d'Ambre ou de la couronne, une attention qui ne sera pas forcément bienveillante.

Nous recommandons donc l'ajout d'une caractéristique Renommée. Les joueurs pourront choisir à la création d'y mettre des points gratuitement, autant qu'ils le voudront. En jeu, ils pourront l'utiliser seule ou en combinaison

avec l'Influence dans les interactions sociales : leur nom leur ouvrira des portes et leur permettra de déléguer facilement des tâches subalternes. Il y a, bien sûr, une contrepartie : plus la renommée du personnage sera élevée, plus ses actions auront un retentissement, plus le personnage aura de chances de se retrouver sur la liste noire d'un Prince d'Ambre ou au contraire parmi ses alliés déclarés.

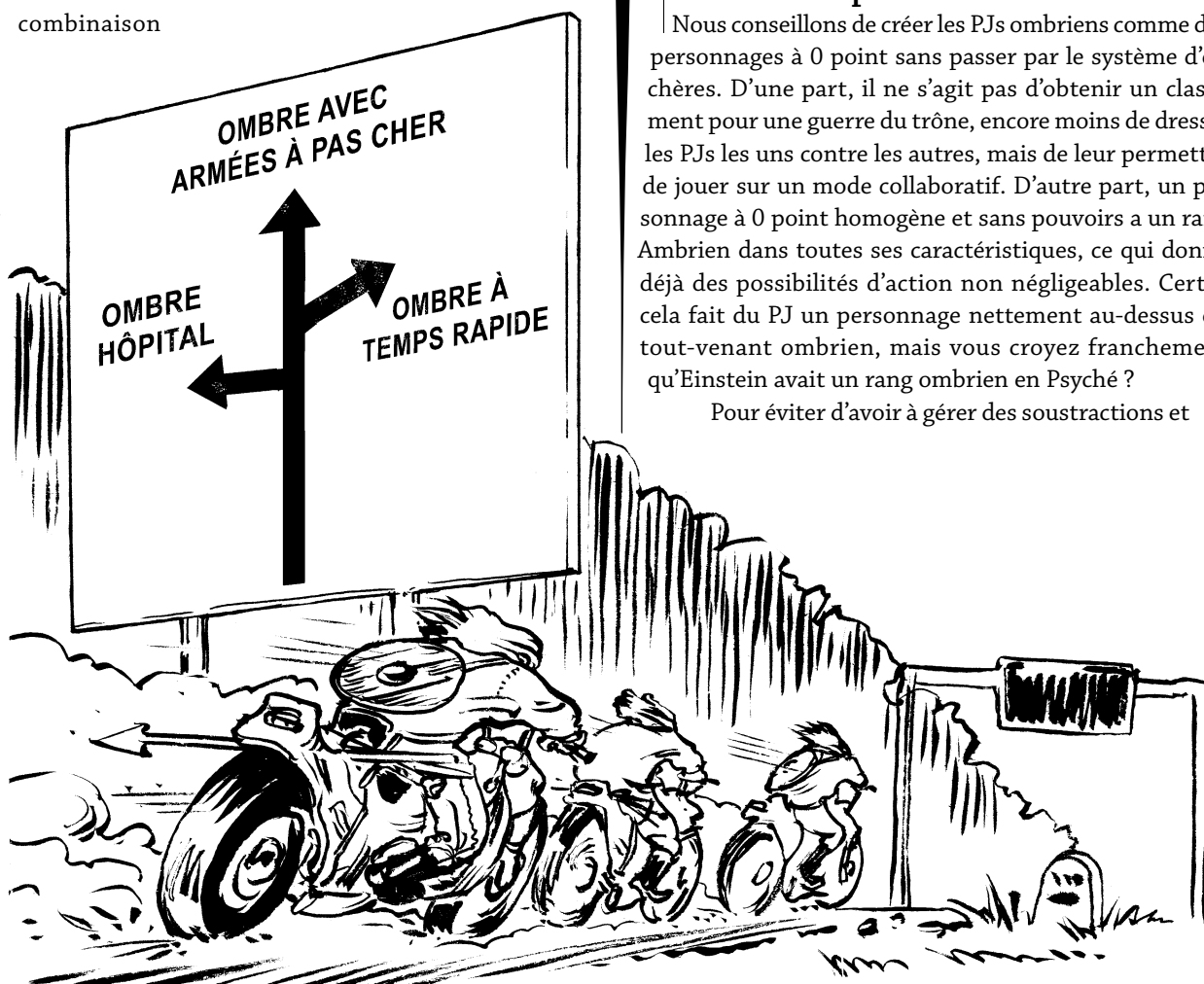
Rester anonyme et ne mettre aucun point est un choix possible, mais tout succès éclatant du personnage viendra accroître sa Renommée et mettre à mal ce désir.

Les variations de l'influence et de la renommée sont intéressantes à jouer sur le long terme car elles sont une puissante force de changement dans la vie d'un personnage et incitent à lui bâtir un parcours, et donc de la consistance. Par exemple, la perte de l'anonymat chez un PJ change nécessairement le type d'aventures qu'il lui sera possible de vivre : certains hommes d'action qui agissaient en sous-main sur le terrain passent ainsi en pleine lumière et du coup se reconvertissent dans la politique, tandis que d'autres personnages publics peuvent être obligés de « prendre le maquis ». Quand les changements dans le décor de jeu accompagnent les changements chez le personnage, l'intensité dramatique en sort grandie.

Combien de points allouer ?

Nous conseillons de créer les PJs ombriens comme des personnages à 0 point sans passer par le système d'enchères. D'une part, il ne s'agit pas d'obtenir un classement pour une guerre du trône, encore moins de dresser les PJs les uns contre les autres, mais de leur permettre de jouer sur un mode collaboratif. D'autre part, un personnage à 0 point homogène et sans pouvoirs a un rang Ambrien dans toutes ses caractéristiques, ce qui donne déjà des possibilités d'action non négligeables. Certes, cela fait du PJ un personnage nettement au-dessus du tout-venant ombrien, mais vous croyez franchement qu'Einstein avait un rang ombrien en Psyché ?

Pour éviter d'avoir à gérer des soustractions et ➤





- des scores négatifs, on peut faire encore plus simple :
- Considérer que le rang Ombrien équivaut à 0 et non à -25 (et de ce fait, le rang Chaosien est à 15 et le rang Ambrien à 25)
 - Faire sauter l'obligation de s'aligner sur Chaosien ou Ambrien pour les scores de 0 à 25, histoire de gagner en souplesse.
 - Donner 100 à 200 points si une confrontation directe avec des Princes est à prévoir
- Ensuite, il est possible de donner accès à certains pouvoirs interombraux :
- Sorcellerie, Conjuraison et Mots de Pouvoir sont acceptables.
 - Un pouvoir de Marelle brisée est envisageable, mais de tels pouvoirs (ainsi que les reflets de la Marelle ou du Logrus eux-mêmes) attirent inévitablement l'attention.
 - Les Atouts, avec une justification en béton armé et des ennuis à la clé.
 - Métamorphose est à exclure, du moins dans le Cercle d'Or.
 - Tout pouvoir en lien avec une source primordiale qui n'est ni Ambre, ni le Chaos, mais c'est à manier avec pré-

caution et à faire payer cher : 20 points et l'intérêt pressant d'un Prince pour la source en question.

Le MJ aura la générosité de faire des petits prix sur les pouvoirs imaginés par les joueurs et ne fonctionnant que dans leur ombre, même s'ils sont très puissants (5-10 points) et d'accorder des réductions sur les pouvoirs ne fonctionnant que dans certains types d'ombres (10-15 points). Les premiers permettent d'avoir une bonne assise locale et de piéger les imprudents, les seconds d'envisager une expansion ou de devenir un homme-clé pour un Prince d'Ambre qui nourrit de tels projets.

Définir le Prince d'Ambre lié aux personnages

Qu'il soit leur protecteur ou leur nemesis, les PJ's verront souvent l'ombre d'un Prince d'Ambre planer au-dessus de leurs actions. Il peut être intéressant de le créer au fur et à mesure des interactions, les joueurs eux-mêmes choisissant ses traits saillants, ses points faibles et ses points forts. ■



Et pour quelques pistes de campagne de plus...

Ambre l'hégémonique

Dans le cycle, Ambre intervient peu dans le Cercle d'Or. Elle se contente de détruire les menaces directes, comme Deela ou les Moonriders de Ghenesh.

Or, Random vient de monter sur le trône et il n'a pas la puissance personnelle de son père. Une bonne technique pour éviter la déstabilisation liée à l'inévitable ennui qui s'installe dans les situations stables est d'envisager une politique plus agressive dans le Cercle d'Or : au lieu de se contenter d'un vague lien de vassalité, il peut tenter de passer à une administration directe d'un nombre croissant d'ombres : organiser des coups d'état, fomenter des troubles pour obtenir un casus belli, envoyer ses frères guerroyer, leur confier des groupes d'ombre à administrer, centraliser, en saupoudrant le tout de prosélytisme pour le culte de la Licorne afin d'assurer le liant.

Tout un panel de groupes est possible : barbouzes ombriens au service d'Ambre, élite dirigeante cherchant à préserver ce qu'elle peut de pouvoir dans l'empire ambrien, fonctionnaires au service de la nouvelle administration centrale, Ombriens choisissant la guerre tels David contre Goliath, et sociétés secrètes menant des actions terroristes contre Ambre une fois cette guerre perdue.

Prendre Zelazny au pied de la lettre

L'angle de jeu politique est une pure extrapolation par rapport aux romans de Zelazny, où l'essentiel du carburant des intrigues politiques, à savoir les réseaux d'influence et rivalités de clans, est totalement ignoré, et où la seule amorce de manœuvres politiques se limite à des alliances ou mésalliances entre princes – la discussion entre Corwin et Julian dans *La main d'Obéron* en résume la plus grande partie. Ce parti-pris de l'auteur ne s'apparente pas à une bévue mais s'accorde avec la mise en scène des princes en tant qu'êtres solitaires aux attributs divins (épée, cheval, pouvoirs spéciaux, signes distinctifs visuels) et qui, pas plus que des dieux ou des héros mythiques, n'ont appris à négocier ou déléguer.

Et puisque nous parlons de Julian, relisez à ce titre sa première entrée en scène, très emblématique, dans *Neuf princes d'Ambre* : on l'imagine plus aisément courir d'exploit en exploit dans un récit d'Homère que comploter chez les Médicis.

Ce faisant, vous préférerez peut-être demeurer un peu plus fidèle au canon et continuer de présenter



les princes comme des dieux solitaires dénigrant les manœuvres politiques au profit de la coercition ou du coup d'épée, et laissant leurs serviteurs faire de la politique à leur place.

Ambre, cœur des terres réelles, a les contours d'un petit royaume, que l'on parcourt en quelques heures de cheval. Considérons que chaque enfant d'Obéron y a son fief, si réduit soit-il, et cela laisse peu de place pour des seigneuries où une aristocratie de quelconque nature ➤

L'Armée secrète de Libération du Cercle d'Or

Survivants de massacre, dirigeants déchus, soldats démobilisés, égalitaristes, une poignée d'individus disparates compose cette organisation. Acculée, elle tente des actions toujours plus radicales, piège les routes réelles et tente d'assassiner des représentants de la puissance d'Ambre, diplomates ou militaires et même Princes d'Ambre, avec certes moins de succès. Nul ne saurait dire combien de membres compte l'Armée secrète : elle est organisée en cellules. Cela rend difficile la coordination mais permet de protéger les autres membres en cas de capture ou de trahison. ♦

→ L'aide de jeu Services secrets en kit, parue dans le chapitre précédent des Songes d'Obéron vous aidera à préciser les contours de cette armée secrète.

➤ pourrait prendre ses aises. Dans ces conditions, les jeux d'influence seraient quasi inexistants, puisque le pouvoir serait bien peu partagé et l'armée sous le contrôle direct de la royauté – il demeure tout de même Rebma, mais c'est un fief assez autarcique. Dans ce cas nous aurions des princes que le royaume d'Ambre, cœur de leur pouvoir, contraint en effet fort peu à entrer dans le jeu de la politique.

En Ombre, au contraire, noblesses et élites ont toute latitude pour prospérer et développer leur assise politique. Mais êtes-vous bien sûr qu'un Prince apprécie de devoir s'abîmer en circonlocutions pour se gagner les faveurs d'un éphémère noble Ombrien ?

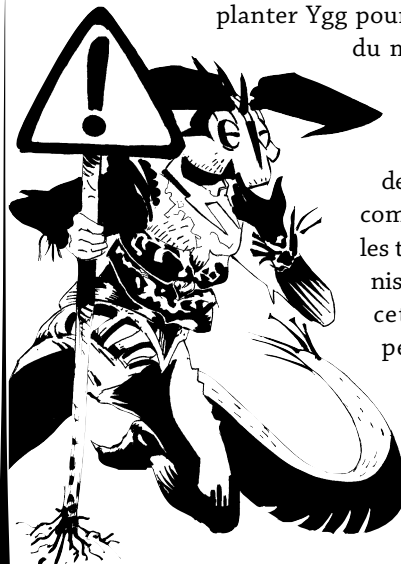
En un mot, on peut imaginer que la politique mène le bal dans une bonne partie du Cercle d'Or, aidée en cela aussi bien par les élites locales que par les serviteurs d'Ambre, tout en établissant cependant que les Princes s'impliquent peu dans ces jeux, poussés par le fait qu'ils évoluent dans une sphère d'existence trop différente, comme des dieux sur leur Olympe.

Ce parti-pris présente une intéressante dichotomie entre les méthodes des serviteurs d'Ambre et celles des Princes, en plus de préserver un peu de l'aura mythique des derniers. Nous aurions, d'un côté, des Princes qui comme des dieux lointains, ne s'impliquent que de loin en loin, sans souci de diplomatie, et de l'autre des vassaux ou alliés qui espèrent autant qu'ils redoutent ces interventions sans nuances des Princes, en ce qu'elles ont tendance à redistribuer les cartes brutalement, sans souci des intérêts particuliers.

Ombre, nouvelle garante de l'équilibre entre Ambre et le Chaos

Pour ceux qui voudraient malgré tout ajouter une composante métaphysique à une campagne ombrienne, il n'est pas interdit de penser qu'Ombre préexistait aux cours du Chaos et à la Marelle. Les deux pôles du pouvoir l'auraient marquée, organisée, mais pas créée. Le choix d'Obéron de planter Ygg pour assurer la stabilité

du multivers, puis celui de Corwin de planter un rameau d'Ygg à proximité de sa nouvelle Marelle, comme pour en limiter les tentations expansionnistes, rendent crédibles cette hypothèse. Les personnages-joueurs peuvent être liés à l'un de ces arbres et recevoir tacitement comme mission de protéger Ombre des poussées des deux



grands pôles de l'univers. Il leur appartiendra de convaincre Princes et Seigneurs du Chaos qu'ils le font aussi pour leur bien, voire de faire de leurs ombres le sanctuaire où des négociations prendront place entre les deux Grands.

La Ligue de Rebma

La formation d'un empire ambrien a poussé des Ombres à se réunir sous un même étendard pour éviter d'être écrasées, pour l'instant. Les personnages-joueurs jouent le rôle de fédérateurs et tentent d'accroître les ramifications de l'alliance. Des tentatives de déstabilisation et même d'assassinat sur leur personne sont à prévoir, sans compter que la guerre ne pourra être éternellement évitée... ♦

Les invasions barbares

Comme au temps des Moonriders de Ghenesh, des chemins d'Ombre s'ouvrent de manière incontrôlée et déversent un flot continu d'armées ombriennes dans le Cercle d'Or. Il peut s'agir d'un empire inter-ombral comme d'une simple coalition de mondes. Les personnages peuvent se trouver soit à mener l'invasion, soit à diriger une ombre en première ligne dans le glacis d'une Ambre bien affaiblie par la guerre du Chaos et donc peu à même d'assister rapidement ses alliés. ■



**TREIZE
PORTRAITS**

**TREIZE VOYAGES
EN OMBRE**



A travers **OMBRE**

TEXTES ET ILLUSTRATIONS : Moustrap





Comme à la fin de chaque journée de recherches infructueuses, je m'offre une pause bienvenue, si tant est que l'ombre où j'ai posé mon sac d'itinérante soit suffisamment accueillante. Quand je peux me trouver un estaminet où me désaltérer, comme ce soir, c'est encore mieux.

Je repense à ce qui m'a amenée là, et j'en ai des nausées et des excitations soudaines, ce qui ne devrait pas aller de concert.

Si je tiens bien mes comptes, c'est exactement la huit cent sixième de ces journées depuis le début de mon périple, et j'ai la tête remplie de paysages et de rencontres, et d'errances et de galères. Alors pourquoi ai-je encore le sentiment, d'être à l'orée de ma quête ?

Dans le bar autour de moi, les sièges sont vides. Quelques écrans de télé diffusent les actualités, entrelardées de séquences religieuses. Les autochtones, pour ce que j'en vois, sont tous allés à l'extérieur rejoindre la foule de pèlerins qui n'en peut plus de grossir. Ils se pressent autour d'un énorme temple et s'agglutinent en une masse frémissante jusqu'à la mer. Un spectacle que je contemple depuis la très haute terrasse de ce bar désert. L'astroport lui-même vomit un flot ininterrompu de processionnaires, les navettes volantes vont et viennent dans un fracas industriel.

« La Fédération était un beau pays, avant de devenir une dictature, avant que je n'y sois fichée parmi les « terroristes ».

Elaga, ex-membre de La Brigade

806 jours... C'est un bien long périple, qui trouve sa source dans quelques graves ennuis que j'ai connus chez moi – je parle de la Fédération, un ensemble d'ombres au poids non négligeable dans le Cercle d'Or, vous en aurez forcément entendu parler. C'était un beau pays, avant de devenir une dictature, et avant que je n'y sois fichée parmi les « terroristes ».

Les souvenirs m'en reviennent une fois encore, et pas des meilleurs.

À l'époque, j'étais activement recherchée par les autorités, plus précisément le Bureau Général de la Sécurité Intérieure. Et ils avaient fini, hélas, par me mettre le grappin dessus. Salir la réputation d'un dignitaire du régime suffisait à vous assurer les pires condamnations, alors pour moi qui avais tué

abondance de ces profiteurs dans toutes les ombres du pays, la cause était entendue. « Terroriste », c'était marqué en gros dans mon dossier déjà bien fourni.

Une fois les menottes aux poignets, j'avais suivi le parcours classique des prisonniers politiques, interrogatoires, tortures psychologiques, privations, avant d'échouer à l'antenne carcérale du BGSI où le programme demeurerait le même, mais assorti de la certitude d'en sortir les pieds devant. Depuis le début de mon séjour à l'antenne carcérale, les gardiens m'avaient rudoyé, caressé l'échine à coups de crosse, et fait déjà rendre de la bile plusieurs fois à force d'y aller de leurs poings dans le ventre mais, tout bien pesé, on sentait qu'il s'étaient retenus, et pour cause : ils attendaient que le commandeur suprême fût présent au Bureau pour se joindre à la fête. C'est comme chez les loups, on réserve les meilleurs morceaux au chef de meute. Or j'étais un menu de toute première catégorie, attendu de longue date.

C'est ainsi qu'un matin, à l'annonce de l'arrivée imminente du commandeur, le gratin de l'encadrement pénitentiaire, avec moi au milieu, s'était donné rendez-vous dans un bureau cossu, dans l'attente des vraies réjouissances me concernant. À l'évidence, le chef aimait torturer dans un environnement seyant à son prestige.

Il avait fini par faire irruption dans la pièce suivi de deux officiers passe-muraille. Il avait ses cheveux flamboyants coupés au cordeau, fine barbe, pantalon rouge et chemise orange vif, bottes aux semelles ferrées qui martelaient le parquet avec autorité, gabardine officielle de cadre, rehaussée toutefois d'un col de vison marquant le pouvoir supérieur de son propriétaire, comme l'hermine signe le monarque. En un mot il portait beau.

De manière inattendue, il exhalait un remugle de crottin de cheval. Je l'imaginais se délassant de ce genre de séance en faisant de l'équitation dans une ombre voisine de la Fédération. Une ombre voisine, forcément, parce que dans ce pays, le peuple avait tellement faim qu'il n'y avait plus un cheval à seller depuis longtemps.

Selon les us et coutumes de l'antenne carcérale du BGSI, on m'avait étendue par terre, sur le ventre, bras tirés en croix liés à une barre. On avait aussi tendu une bâche sous moi afin de ne pas souiller le parquet et les tapis de qualité. Je transpirais au contact du plastique froissé en voyant le commandeur se délester de son encombrant manteau, se mettre en bras de chemise avec un entrain gaillard puis faire craquer ses jointures, en me contemplant de l'air bonhomme du chasseur qui, ayant enfin coincé le renard au fond de son terrier, s'en fumerait bien une petite avant de

passer aux choses sérieuses. En tant que chef suprême du Parti, sa réputation de briseur d'hommes, au propre comme au figuré, le précédait.

« Vous m'aurez fait courir, cher ange, mais au bout du compte la providence a fini par vous faire faux bond. Il était grand temps. »

Précieux à l'extrême, doublé d'un accent chantant que je connaissais bien, le choix du vocabulaire me surprit, surtout à le mettre en balance avec le parler brutal commun à tous les membres du BGSJ, du haut en bas de l'échelle hiérarchique.

Il me laissait visiblement loisir de répondre. Ce n'était pas facile d'avoir l'air digne dans ces conditions mais je convoquai ce qui me restait de morgue, dans l'espoir de camoufler la trouille qui me tordait le ventre.

« Le dernier gouverneur que j'ai tué, vous savez, il a pleuré comme jamais. Vous êtes dans une impasse, une caricature de révolutionnaires... »

Gros coup dans les reins. La fin de la récréation sonnait déjà. Je serrai les dents et tâchai de reprendre crânement ma profession de foi.

« Évidemment, c'est tout ce que vous savez répondre. Cogner, saigner le peuple, ça vous rend plus virils, peut-être... »

Le bruit fut mat, assorti d'un craquement. Soudain je n'avais plus vraiment de main droite, quasi effacée d'un simple et fulgurant coup de botte du commandeur ! J'ai hurlé, crié je ne sais plus quoi, vidée de ma dernière once de fierté, et j'ai définitivement perdu toute illusion de contrôle.

Les sourires d'aise s'épanouissaient sur les trognes des soldats autour de moi, les bras croisés confortablement sur leurs bedaines d'officiers de réserve, tout au moins pour ceux qui n'étaient pas occupés à me maintenir au sol. L'un d'eux a grimacé ostensiblement en contemplant une goutte de sang venue souiller ses bandes molletières. Malgré la douleur et le chaos total régnant dans ma tête, j'ai pu saisir ce que le commandeur me glissait à l'oreille :

« Veuillez m'excuser, ma chère, j'ai de ces outrances... Je vous ai toutefois épargné votre bonne main. C'est à cela qu'on voit que je vous connais bien.

Hmm... Dites donc, la clandestinité ne vous réussit guère, beaucoup de vos charmes se sont envolés depuis la dernière fois que nous nous sommes croisés. À moins que ce ne soit la rançon de traitements inadéquats. J'en toucherai deux mots au personnel pénitentiaire, faites-moi confiance. »

La suite se mua en simulacre d'interrogatoire ponctué de violences dispensées à un rythme effréné, d'autant que tout le monde tâchait de participer. Larmes, sang, tout se mélangeait, qui me troublait la vue, coulait dans la bouche, obstruait le nez. Je respirais à grand peine.

Il m'asséna un dernier coup, qui ne fut pas du genre que j'attendais. Sur le moment, je crus à une dernière farce sadique.

« Vous êtes un sacré numéro, Elaga. À l'angle de la stricte efficacité, je me dois de louer votre capacité à débuser vos victimes. Un chien de chasse parmi les meilleurs, à faire pâlir la fine fleur d'Arden. Je n'en ai pas vu beaucoup de votre acabit et, tout bien pesé, je ne vais pas vous éliminer. Soit, ce serait un vrai plaisir, simple, mais ce serait gâcher. Vous allez me servir, honneur démentiel à l'aune de votre situation. Je tenais bien sûr à ce que vous n'oubliiez rien de notre entrevue, qui aura permis d'ajouter un épilogue bienvenu à la geste de vos méfaits. Mais, malgré tout, je peux vous jurer que vous me servirez, et vaillamment encore, parce que vous ne pourrez faire autrement, et c'est cela qui est drôle.

Après m'avoir contemplé pensivement, sans doute le temps de faire son deuil d'une exécution longuement mûrie, il m'a pris brutalement la tête de ses pognes d'acier et l'a tournée vers lui, bien comme il faut, comme on met un clou dans l'axe avant le coup de marteau. Il avait une force terrifiante et manqua me démettre les cervicales. « Elaga, vous allez m'aider à retrouver quelqu'un, si toutefois je ne mets pas la main sur lui avant vous. »

Je me suis évanouie.

J'ai flotté dans une espèce d'état délirant pendant plusieurs jours, à la dérive dans un océan de souvenirs et de cauchemars récurrents jusqu'au malaise, où je ne trouvais pour m'arrimer que l'image obsédante du Prince Brand lui-même.

Dès que je refis surface et qu'on se fut assuré que je tenais sur mes deux pieds, comme promis je recouvrai ma liberté, sans en être encore revenue, cherchant le piège envers et contre tout. J'eus droit à une nouvelle entrevue avec le commandeur qui, cette fois, s'en tint aux strictes règles de la civilité. Il me fit l'exposé de la mission qu'il entendait me confier et qu'il ne me voyait pas en position de refuser. Et il savait à quel point il avait raison.

C'est ainsi que je me retrouvai dehors un matin d'avril, goûtant ma liberté retrouvée, tout comme le vent frais qui me claquait les joues, gênée par une douleur aux tempes qui ne voulait pas partir, et avec une médication pléthorique à prendre encore les jours suivants, sous peine de défaillir. J'avais les nerfs en pelote, besoin de me reconstruire, mais je n'avais qu'une hâte : quitter la Fédération. Je m'enfonçai rapidement dans les ombres par la première route venue, faisant ainsi négligemment le premier pas vers le respect de ma mission.

Et cette mission était simple : retrouver Brand. J'avais cru comprendre qu'il y avait des querelles de succession chez les Princes, et retrouver Brand, qui avait visiblement disparu des radars était une priorité pour le commandeur suprême – je peine à utiliser à son endroit un nom plus familier.

Je me dois de dire que j'avais une impatience tout à fait incongrue de partir arpenter les ombres, et une

ardeur inconnue à retrouver Brand, sans doute le contrecoup de ces jours de folie furieuse, et parce que je sentais là la promesse d'un semblant de réconfort.

Depuis, je l'ai longtemps cherché, d'ombre en ombre ; on a même été jusqu'à me dire que Brand avait trouvé la mort lors de la Guerre de la Marelle, à présent bel et bien terminée, mais je n'en crois rien. Quelque force dans mon esprit se refuse à le croire ; c'est étrange mais voilà. Même le commandeur ne m'a plus fait parvenir de message depuis longtemps, mais je garde espoir.

Avec Brand, ce sont avant tout des bons souvenirs. Faut dire qu'il avait su s'éclipser avant que les événements prennent un mauvais tour.

Quel drôle d'homme...

J'avais bien connu à l'époque le « major Orlo », frère du commandeur suprême ; suffisamment bien pour me permettre de l'appeler « Brand », nom rustique dont il se satisfaisait et, je l'appris plus tard, son nom véritable.

Il avait longtemps exercé ses talents à étouffer les ferments de la guerre civile tandis que son frère consolidait son pouvoir sur la Fédération et ses voisins. Je faisais partie de son groupe d'action, spécialisé dans la neutralisation des têtes pensantes de la contre-révolution. Pour avoir frayed avec les cercles intellectuels d'où avaient émergé pas mal de ces perturbateurs, je m'étais vite gagnée ma place. De surcroît, ma capacité à suivre les chemins d'Ombre, privilège de certaines familles comme la mienne, avait facilité ma promotion. J'étais devenue la « *pasionaria* », du groupe, un sobriquet qui vous arrive rapidement dès lors que vous osez élever la voix et que vous portez des jupes.

Avec Brand, on s'entendait bien, et plus encore. C'est avec son frère que cela a dégénéré, dès lors qu'il s'est arrogé le poste de commandeur. Face à un pouvoir révolutionnaire qui se consolidait en même temps qu'il se dévoyait, Brand se désintéressa soudainement de nos luttes, lui qui d'ailleurs n'avait jamais brillé par une ferveur idéologique. Il prit conjointement ses distances avec le Parti et ses relations usuelles, jusqu'à disparaître du jour au lendemain, sans me dire au revoir.

Je pris alors moi aussi du champ par rapport à mes compagnons d'action, et dans le même temps pris conscience de la trahison de nos idéaux. Le fait d'être

moins proche de l'œil du cyclone, sans doute, m'avait soudain rendu une acuité de regard sur l'action du Parti. Nous avions eu de beaux rêves, que d'autres avaient jeté aux cochons par soif de pouvoir. J'en étais littéralement écoeurée.

C'est comme cela que je me laissai engloutir dans le mouvement contre-révolutionnaire avec une abnégation égale à celle qui m'avait portée dans les années de service pour le Parti. Ce fut aussi la fin de toute naïveté, car dès lors je découvris quels êtres étranges se cachaient derrière le major et le commandeur, avec la confirmation ainsi faite que la Fédération n'avait été qu'un jouet aux mains de deux enfants gâtés. Brand n'en perdit pas mon affection, qui avait depuis longtemps quitté le navire et à l'évidence pris la tangente vers d'autres mondes.

Quand le BGSi m'a cueillie, après quelques années de cavale, j'étais épuisée, aigrie, vide de tout si ce n'est de l'envie d'en découdre, mon sens de la justice perdu au loin de mes premières années d'engagement.

Cette mission, ce n'était peut-être pas un mal, je m'en suis bien vite convaincue.

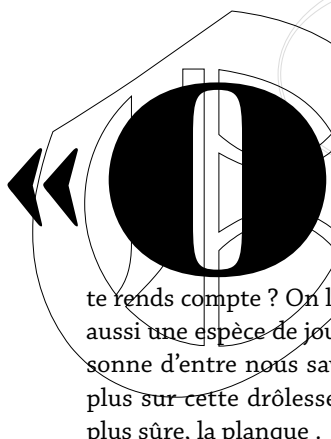
Alors me voilà finalement dans ce bar high-tech. Quelques douleurs me reviennent par ce temps humide, souvenirs d'une vie un peu trop agitée, couronnée par mon sale traitement en prison.

Je suis arrivée ici il y a trois jours, et ce court séjour m'aura suffi à comprendre que Brand n'est en aucun cas dans le coin, même si les traces de ses liens avec cette ombre sont omniprésentes. Ici, comme ailleurs, j'ai encore fait chou blanc. Il est temps pour moi d'aller moi aussi vers le rivage et de reprendre les routes réelles. Je prends un cachet pour ce fichu mal de crâne qui me suit encore, j'avale une dernière lampée de mon cocktail bigarré.

Ici, l'air est lourd, le ciel est d'un gris grasseux et les stridences des astronefs irritent mes tympans. Je ne suis pas fâchée de quitter cet endroit.

Je descends vers la mer car la route réelle longe le rivage. Je traverse la foule agitée des pèlerins que je vois s'abîmer dans une foi sans queue ni tête. Quelques mouettes patrouillent au-dessus des vagues mollasses, croyant encore trouver des poissons dans cette mer de fin du monde. Ça y est, je me sens portée ailleurs. ♦





On discutait du prochain coup, dans notre planque, on se saoulait un brin, quand un fille avec un drôle d'air a surgi d'entre les arbres. Elle avait une bagouse aux armoiries ambriennes, tu te rends compte ? On l'a éliminée aussi sec. Elle avait aussi une espèce de journal intime avec elle, mais personne d'entre nous savait lire, on a pas pu en savoir plus sur cette drôlesse. Enfin, le bilan c'est que l'est plus sûre, la planque.

- Et tu vas faire quoi, chou ?
- Tu fais vachement bien la fille intéressée.
- À force de vendre mon corps à des lascars comme toi, j'ai appris à aimer les histoires de pirates. Passe-moi ma robe, là-bas, que je me resape.
- Ouais bah la prochaine fois que tu me verras, je serai plus le flibustier de service. Je jette l'éponge. Tu sais, avec les gars, on s'est associés avec ce vieux hibou de Jared et ses affreux, et ça, même si on s'est gavé d'or et de tout ça, c'est toujours le début de la fin. Car dans les regis-

tres de la navale ambrienne, tu sautes de la case brigand à la case « organisation criminelle », et là, paf, t'es qu'un mort en sursis.

Comme j'y ai dit, à Jared, "j'ai tapé le carton avec la camarade pendant des années, et là j'ai plus de main". Ouai.

- Rhabille-toi, s'te plaît, Virgil.

- ...Maintenant, je me range. J'ai dans mes coffres suffisamment de fraîche et des secrets d'alcôve aussi... Les aristos, ils ont semé des couvées de bâtards dans tous les ports, ils croient que le secret de l'océan les protège. Je peux faire chanter du beau monde, et...

Eh, t'entends pas un bruit bizarre dans l'escalier ?

- AU NOM DU ROI, VIRGIL VAN JIST, JE VOUS ARRÊTE !

- Par la rate, mais tu m'as vendu !

- Depuis longtemps, chou... ♦

« J'ai tapé le carton avec la camarade pendant des années, et là je n'ai plus de main. »

Capitaine Van Jist



Je n'arrive pas à me décider de retirer de mon nez mon mouchoir imbibé d'essence de mûrier d'Arden, de peur que des miasmes ne flottent encore dans l'air ambiant. Je n'ai point envie d'être contaminée.

Dire qu'il faut que je crache mon rapport au duc.

Un parchemin recyclé, tiens, ce sera bien bon pour ce fat.

« Nous pourrons donc décimer la population cible afin que nos alliés puissent procéder à une conquête facile. »

Calia Uenori, aristocrate ombrienne

Alors...

«Votre Excellence,

Le transfert des lépreux du dispensaire de Garnath dans la cellule des pirates emprisonnés s'est bien passé... » (non, ce n'est pas bon)

« s'est parfaitement passé. » (voilà, c'est mieux)

« Leur libération est donc arrangée pour dans deux jours, par le recours d'un vice de procédure auquel j'ai veillé, le temps que la contamination des pirates soit assurée.

Par l'entremise de ces gibets de potence (qui ont moins volé en une vie que toi en un jour) que nous laisserons alors s'égayer, la population cible est assurée d'être décimée

et nos alliés pourront procéder à une conquête facile. Nos médecins m'ont encore une fois rassurée sur le fait que la maladie toucherait les Ombriens avec une violence et un niveau de mortalité sans commune mesure avec ses effets connus en Ambre.

Il ne fait nul doute... » (non, ça ne sonne pas assez impliqué)

« ...J'ai hâte de voir la réussite de cette entreprise dont vous fûtes le maître artisan. » (enfin c'est pas toi qui te retrouve

dans cet infâme trou avec un mouchoir souillé dans les narines)

« Je vous apprendrai... » (mmmh... non, il va croire que je le traite d'ignorant)

« ...Vous n'êtes pas sans savoir que j'ai veillé à faire impeccablement contrôler

les routes réelles de ces provinces afin de clore ici le dernier chapitre de la flibuste » (ce sera toujours mieux surveillé que le lit de ta femme, mon cher)

« J'aspire à ce que nous puissions unir nos forces à nouveau pour offrir à Ambre une nouvelle étoile au ciel de sa grandeur. »

Votre humble et éternelle obligée,

Calia Uenori, comtesse du Bas-Meiji, cardinale de la Quinte-Dome

Tiens, Kibara, tu feras parvenir cette missive au noble duc Feldane avec la plus grande célérité. ♦



1^{er} juin, année 7-13

Cérémonie de fin d'internat.

Comme m'a dit papa en plaisantant : avec tout ce que ça nous a coûté, tes études de docteur, j'espère que tu nous feras vivre jusqu'à cent ans !

Après toutes les embrassades d'usage, les félicitations obligées, pire qu'à la remise de diplôme, j'ai vu qu'ils étaient quand même fiers, mes chers parents.

Koujamé en faisait un peu trop, à croire qu'il veut se faire passer pour le gendre idéal.

Soua, ma petite sœur jalouse, ne veut pas croire que c'est du sérieux entre nous.

10 août, année 7-13

Koujamé m'a confirmé que lui ses collègues de Nakonlo pouvaient me faire une place à leur officine d'ici dix jours. Inespéré, même si c'est un peu loin.

Bientôt le début de mon activité de toubib. Prête à sauver le monde !

29 août, année 7-13

Un peu mal aux cheveux. Les gars de l'officine m'ont piégée : soirée au bar à vins jusqu'à plus d'heure. Ils ont toujours la même descente qu'au temps de l'école, les saligauds.

15 octobre, année 7-13

On a tous du mal à y croire. Vilaine entrée en matière. On a beau s'habituer à la mort dans notre métier, on a tous le cœur au bord des lèvres.

Jamais on avait vu une épidémie de lèpre, et jamais épidémie n'avait fait preuve d'une telle virulence. C'est absurde, cela défie toutes les connaissances de la

« La nature vous fait faire des enfants avec votre pire ennemi puis les adorer alors même qu'ils arborent ses traits. »

Wasssi Ambikara, épouse du Qarl

médecine. On croirait revivre les grandes pestes des livres d'histoire. Le taux de létalité donne le tournis, le mode de transmission nous reste inconnu. Les labos ont dit avoir trouvé le patient zéro. Maigre espoir, ils ne comprennent rien à la souche.

Réquissionnée comme tout ce qui ressemble de près ou de loin à un soignant, j'ai encore passé toute la semaine à l'hôpital, presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Suis ravagée de fatigue. Pas de secours à attendre de Koujamé, il est dans le même cas que moi.

2 novembre, année 7-13

Les gens enterrent leurs morts avec un manque d'égard de plus en plus criant au fur et à mesure que le dicte l'urgence.

Le gouvernement n'ose plus communiquer sur le nombre de victimes de l'épidémie. Les villes ont été désertées par tous ceux qui le pouvaient encore. Difficile d'obtenir des nouvelles de la famille.

23 décembre, année 7-13

On peut pas dire que j'aie eu super envie de tenir ce journal vu les événements de ces deux derniers mois. Des fois, je me dis que c'est tellement incroyable, qu'on va se réveiller, juste sortir d'un trip un peu trop fort. Il y a peu, tout ça me serait apparu comme un délire consommé.

Coucher tout ça par écrit, c'est un peu essayer d'y croire et de comprendre.

On était le 4 décembre : on a vu surgir de la Marge des hordes de fantassins armés jusqu'aux dents. Montés sur des bestioles infernales, équipés de machines rustiques comme on en voit qu'au musée, ils ont balayé nos régiments fraîchement mobilisés et ceux des pays voisins. Personne n'a compris d'où sortaient ces soldats improbables, qu'on aurait cru sortis d'un tableau carrément halluciné.

Tous les pays du globe étaient déjà à genoux en une semaine. L'épidémie, visiblement, n'avait rien de fortuit, ou alors le destin a le sens du timing. En plus, c'est le jour du premier affrontement que l'IRM et le scanner du CHU sont tombés en panne.

24 décembre, année 7-13

Je n'en reviens pas comment tout a changé.

Ces hordes sont parfaitement organisées. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, la capitale était occupée. Nous avons perdu toutes nos institutions au profit d'un système barbare, quasi féodal. L'esprit de liberté et tous le socle de notre civilisation sont en train d'être balayés.

La condition des femmes, je n'en parle même pas.

De manière incompréhensible, le sabir parlé par nos envahisseurs se répand comme une traînée de poudre, selon un processus qui défie la raison. Chaque jour, une technologie devient inopérante. Hier, ma voiture n'a pas voulu démarrer et ce matin, tout le courant avait été coupé. Je pense qu'il ne reviendra plus.

Personne ne sait plus rien, quelques allumés new age ont ressorti des théories fumeuses sur les dimensions parallèles. D'ailleurs, par ici, les prêtres oscillent entre le mutisme et l'exaltation mystique.

Il n'y a plus rien qui tienne encore debout dans ce pays ni dans les autres.

9 janvier, année 7-14

Maintenant que la guerre est terminée et que les blessés ont cessé d'affluer dans les hôpitaux, le corps

des médecins est en train de sombrer avec le reste. Mon avenir rayonnant a été effacé d'un coup.

Comme si ce n'était pas suffisant, Koujamé a disparu, volontairement visiblement, on soupçonne qu'il est entré dans la « Maraude », ainsi qu'ils nomment les résistants.

14 mars, année 7-14

Je ne vois pas comment les choses pourraient être pire. Je n'ai pas encore annoncé « la » nouvelle à papa et maman.

18 avril, année 7-22

Voilà donc bien huit ans que je n'ai point ouvert ce carnet. Pas le loisir, ni l'envie, non plus la liberté.

Ces huit années m'ont envieiellie comme vingt ans de galère. Je profite de l'absence du Qarl mon époux, en tant qu'il est retenu en Cour pour me laisser aller à écrire, cette vieille consolation. Cela me rappelle aussi des temps plus glorieux.

Clara, ma dame de compagnie, est une aimable confidente, mais le Qarl la tient, je n'arrive pas à lui dire vraiment ce qui me pèse.

Depuis que leur père est absent, Zeiden et Tyriam sont insupportables.

19 mars, année 7-22

La nature se fiche valment bien des élans du cœur. Elle se fiche également bien de notre préciosité. Elle vous fait faire des enfants avec votre pire ennemi puis les adorer alors même qu'ils arborent ses traits.

Quoique, en fait, avant même de ressembler à leur père ou à leur mère, les miens ont avant tout les traits arrogants communs à tous les jeunes gens forts de la certitude d'être bien nés.

Je doute de pouvoir les changer. Mais seule au manoir, j'ai pu une fois l'occasion d'essayer de les éduquer à ma façon.

20 mars, année 7-22

Huit ans d'union forcée avec un de ces rustaude venus d'un autre monde, huit ans à ronger mon frein. J'ai été consolée et enchaînée à la fois par mes deux petits.

Depuis que Tyriam est venu au monde il y a sept ans, le poison que je destinais à mon mari dort sous des monceaux de laine au fond d'un bahut.

Et dans tout cela, l'idée que nous ne sommes décidément pas seuls dans l'univers est devenue l'ordinaire, c'est affolant.

Au bout de huit ans, je vois peut-être une éclaircie. Les forces de l'envahisseur s'amenuisent et avec leur nouvelle batterie de taxes, ils ont trouvé moyen de se mestre à dos même une partie des collabos qui s'étaient ralliés à eux depuis le début.

Maintenant que l'insurrection gronde, il y a de moins en moins de troupes à leur opposer. Avec tout ça, mon époux est retenu à la Cour, pour mon plus grand plaisir.

L'inquiétude poisse dans les gestes de ma domesticité, je vois dans l'attitude des gardes une indécision encore inédite.

La situation se délite de sûre façon, pour mon plus grand plaisir aussi.

15 avril, année 7-22

Koujamé, je te dois ma liberté retrouvée. Et à tes compagnons aussi. On est devenu toi et moi des personnages de fabliaux. J'espère pouvoir trouver mieux que les bêtises que j'ai sorties hier. J'ai vu le manoir brûler avec plaisir, j'ai trop rêvé de jeter cette vie à la jaille. Je n'ai pas récriminé pour la curée des miliciens. J'ai préféré de pas regarder de trop près, je crains que les domestiques trop zélés n'aient pas survécu.

Les enfants sont un peu déboussolés, cette ambiance de guerre les échauffe au plus haut point, malheureusement. Voir leur père emmené pieds et poings liés pour un sort incertain les a courroucés. Je n'ai pas l'impression qu'on les apprécie tellement dans la troupe d'insurgés.

20 avril, année 7-22

Nous sommes sur la route, esquivant les dangers.

Je m'occupe en dispensant quelques soins, en espérant à chaque fois ne pas avoir tout oublié, mais j'ai cette chance qu'ils sont chescuns mal placés pour faire la fine bouche. Les vieux gestes se ramontoient à mon esprit.

Cette insurrection me paraît suffisamment forte pour mestre en quart le pays, ce qui me contente fort. Mais tout le monde parle à mots bas de « l'Ambre », avec inquiétude. Un nouvel ennemi, sans doute. Koujamé ne veut rien m'expliquer là-dessus, ni sur ce qu'il fait de ses journées, les autres non plus, je veux pas te faire peur m'a-t-il dit. Il m'encolère un peu sur ce coup-là.

Il reste si distant, je le vois tellement peu, comme si ce n'était pas si fort difficile pour moi. Devenir un résistant ne lui a pas fait que du bien. ♦



À: Commandant D.

De: Vif-Argent

Cellule: Nouvelle Aube, Ombre Selma

[Reçu selon procédures d'usage le 12 de l'Ascendance au matin, niv. codage: 2]

Commandant,

Muils assauts de piestre chance et d'empesches m'avuns descuiragé de vous escrire, trop suicieux estiuns de n'i point laisser de traces puir nos ennemis.

Somme tuijurs cheminant en traîne des frondes paysannes, en maintes comunes d'idées d'avecque ces buigres quist ont descidé de n'i plus bisser du chef devant les baruns.

Trop de suiffrances et de rentes de famine les unt bien en mal bordés et lie n'en guignent plus que distriper la teste de l'opprimant.

« Nuis les voyuns amasser céans des soldats comme ramées les jurs de meschant vent. »

Koujamé, nom de code « Vif-Argent »

Aux jurs presents, des bras resgulières unt point et gaillardis les troupes en desordre et nuis les voyuns amasser céans des soldats comme ramées les jurs de meschant vent.

Nuis lors offruns tant que vaille une charge de gens d'arme et de broques et les aiduns à affaler lors places fortes, aussi que lorgner les cibles de prime importance.

Hier une médecin, icelle esteit mariée de brute force à un de ces sangs-mauvin, a rejoint les rangs avec ses petits.

Les miliciens vuileient branchoir le mari, mais nuis les avons bonnis de le garder puir rançun.

De semblable manière ses métiers nuis ferunt a moins disant piesce d'eschange, mais j'en somme resticent.

Tuitefois les troupes unt grand besoin des outils promis puir mestre à bas les machines de l'ennemi.

Bassieba, nostre martyr, quist clama, fier encore à gravir l'eschafaud, que la poigne de fer des baruns n'endureit point quinze étés ne creit point si bien dire.

Que le fer de la liberté jamais ne s'émuise! ♦



Sous les néons du snack, la soirée finissait son cours tranquille, et les clients n'arrivaient plus qu'au compte-goutte, pour commander qui un café serré, qui une tarte salée. Pas de gros mangeurs à cette heure avancée.

Tous étaient au comptoir. Des têtes d'habitues. La plupart d'entre eux, convoyeurs, qui étaient restés assis et cloisonnés des heures durant derrière un volant, préféraient se dégourdir les jambes, coudes sur le zinc, la tête rentrée.

Les conversations s'étaient taries, et, tout en honorant les quelques commandes, Mae pouvait pousser le son de la radio. C'était l'heure de *Pleins phares*, cette émission interminable qui accompagnait les camionneurs à toutes heures de la nuit. Tout le monde connaissait ce programme indéboulonnable, y allait de sa critique, mais tout le monde allumait quand même son poste quand c'était l'heure. La voix ne tarda pas à grésiller.

« Salut les forçats de la route !

C'est l'heure de votre émission favorite, voici « Pleins phares », c'est Jihemme, vous êtes sur Radio King Brown, et c'est jusqu'au bout de la nuit.

Vous aurez bien sûr reconnu il y a quelques instants en intro la voix enjôleuse de Alton Ellis sur le dernier disque de sa carrière, petite merveille sortie à une époque où la musique se gravait sur de bon vieux cristaux, pas comme ces diodes sans âme, enfin on va pas refaire les mondes, vous commencez à me connaître.

On va pas surseoir à la tradition, C'est le moment des annonces, chers auditeurs.

Alors...

Domino attend ceux qui l'osent à un tournoi de Strip Bridge au Woozie's, kilomètre 23 de la Via45, c'est le genre de bar où vaut mieux venir armé, hein.

Rosalie nous rappelle que c'est le festival low rider au stade Monvidio à Cangarra, décidément tout le monde se fait sa petite pub, ce soir...

Et sinon, le Mandarin de la route tenait à déclarer sa flamme à la Rose de l'étrange et lui dire qu'il est prêt à tout plaquer pour elle une fois qu'il aura fini sa livraison. Eh bien, bonne et longue route à tous deux.»

On commençait de dresser l'oreille, on mangeait sa tarte plus lentement.

« Il y en a, quand même, ils passent de ces messages, je te jure, dit l'un des routiers.

— Moi j'ai voulu, un jour, mais le standard était surchargé, dit une des rares femmes du groupe. Il y a que trois péquins sur c'te radio, ils peuvent pas répondre à tout le monde.

— Attends, écoute. »

« Moi aussi, j'en ai une d'annonce, c'est qu'il y aurait avalanche de contrôles avant la zone de passage vers les comp-toirs begmans. Rien d'étonnant, c'est toujours là qu'ils sont, en général... Si vous avez quelque chose à vous reprocher ça vous regarde, ça arrive à des gens très bien d'avoir des trucs pas nets dans leur camion, sinon les autres, profil bas quand même.

Pour se changer les idées, intermède musical, avec Debra, qui nous chante les bonheurs de la vieille piste de Masadène, avant que ça devienne la Continentale, on risquait sa peau en ce temps-là, et juste après ça, une surprise. »

« Tiens, quand je te disais qu'il y avait de la chasse sur la zone de transit. »

Mae se hasarda à une plaisanterie de connivence.

« Allez les voyous, dénoncez-vous !

— Rigole, mais je me suis fait griller hier, et pour une connerie, hein, pas pour du matos. »

« C'était Travelling, par Debra Keese & The Black Five C'est Pleins Phares, vous êtes sur Radio King Brown, c'est Jihemme, et c'est jusqu'au bout de la nuit.

Alors... Je vous avais promis une surprise...

Voilà, donc, j'ai eu le plaisir au début de mon métier de croiser un des mecs les plus cramés du métier, une histoire de la route à lui tout seul. Je vais pas cracher son nom sur les ondes, parce qu'on préférera lui éviter des ennuis, sait-on jamais. On l'appellera Desmond.

Mais, un jour il lui est arrivé un truc hors-norme, c'est lui qui me le raconte un soir qu'il est venu au studio, après une émission, on est restés là à cloper et boire dans le local, et il me lâche cette histoire, et d'autres encore, et ça jusqu'au matin bien avancé, j'avais tout mis sur bandes, j'étais ruiné, lui aussi, mais des fois dormir c'est pas l'option, et c'est aussi pour ça que vous aussi vous écoutez Jihemme. Faut pas dormir, les gars. Et les filles aussi.

Cette soirée, cette histoire, elles m'ont traîné dans la tête longtemps et je me dis que s'il écoute ça lui fera plaisir, à Desmond, que je vous offre son histoire la plus marquante.

Enclenchez le pilote automatique, ça vaut le coup. »

— Et il délaie, il délaie, persifla un type mûr, assis, pour qui la journée avait dû être dure.

— Faut qu'il tienne toute la nuit, eh, t'es drôle, toi.

« Ça se passe sur la Masadène, justement, voyez, on en parlait, c'était au temps du mandat de Neragua, ça nous rajeunit pas. Le seul passage pour dériver vers l'ombre de Veni-Alta à cette époque, c'était la Masadène et le Col Tranché.

Faut faire une mise en place pour les plus jeunes d'entre

vous, qui n'ont pas connu les temps héroïques.

La Masadène, c'était une piste infernale, qui faisait que les routiers avaient bien plus chances de dériver dans un ravin que vers Veni-Alta. Pour corser le tout, la zone n'était pacifiée que dans les rapports du gouvernement, les séparatistes continuaient leur guerre clandestine, se remplumaient en faisant des barrages, des fois tu payais une dîme et ça passait, des fois moins. Et parce que le tableau n'aurait pas été complet sans quelques braqueurs, ça tombe bien, c'est pas ce qui manquait, ils ont toujours adoré ce genre de pistes à traquenards.

À présent, on écoute le récit que Desmond m'a fait cette nuit-là, avec sa voix éraillée, désolé pour la qualité du son. C'est moi qu'on entend poser les questions, bien sûr. »

Le mec assis soupirait.

« Des fois, il me gonfle, il en fait trop. Tu l'écoutes, t'as l'impression que tu pars pour la guerre.

— Les jeunes qui postulent, tu leurs passes l'émission, ça éclaircit les rangs direct.

— Enfin, c'était chaud quand même fut un temps, eh, y a des types qui ont laissé leur peau.

— Des accidents surtout, ou des histoires de trafics. »

La porte s'ouvrit sur une silhouette bonhomme, qui scruta la salle et chacun des visages, les yeux plissés sur des pommettes rehaussées, comme s'il faisait face au soleil, pour finalement venir prendre sa place au comptoir.

« Salut Lilio, fit l'assemblée des conducteurs, on attendait plus que toi.

— Salut tout le monde. Alors, toujours en train d'écouter ces conneries ?

— Et toi, on t'as toujours pas sucré ta licence ? »

« [...] Donc, j'avais pris mon chargement dans la zone de transit la moins passagère de Cangarra. Prêt à partir. Ça paraissait pas très légal, mais ça payait suffisamment pour que j'oublie. J'avais insisté auprès des deux manœuvres pour voir la cargaison.

- Euh, la règle, ce serait plutôt d'en savoir le moins possible, dans ces cas-là, non ?

- Pour se protéger, ouais, à partir du moment où les papiers sont en règles, mais, c'est con, je voulais être sûr de pas franchir la ligne rouge, apprendre plus tard que j'avais transporté des armes dégueulasses ou des corps bien empaquetés. Étrangement, ils ont renâclé par habitude mais m'ont ouvert une caisse et il y avait des boîtiers high-tech faits avec des carapaces de bestioles. Bon, pourquoi pas... Sur les papiers il y avait faussement marqué « bois bleu », le bois précieux dont on abreuvait Veni-Alta et qui existe plus maintenant. »

« Ben tiens, forcément, faut que ce soit un prétendu héros de la magouille. C'est des mecs comme ça qui ont failli foutre le métier en l'air. En tous cas, sa voix me dit rien.

— Mae, la même chose ! »

« [...] Le soleil était pas encore levé et il y avait un bar pas loin du hangar, alors je suis allé m'en jeter un petit. À un moment je sors mettre en route le bahut, pour que les turbines chauffent le temps que je m'en boive un dernier, je me dépêche parce qu'il flotte à seaux et là je suis cloué sur place par ce que je vois.

C'est son parfum que j'ai senti en premier, je crois. Figure-toi qu'il y a donc une nana qui déboule à quelques mètres devant moi comme si elle surgissait du néant, de l'air, comme ça. Exactement comme un gus qui sort d'ombre.

- Toi tu connaissais le truc.

- Bah, la dérive, je pratique en professionnel, quand même.

Je l'entends qui lâche : « Temps de merde ! ». Pas très gracieux, mais par contre, c'était dit en thari, monsieur, j'en connais quelques mots, les plus importants, comme tu vois. Et langue maternelle a priori : pour ce genre de cri du cœur c'était plus que probable.

Et tu devineras jamais ce que je vois dans sa main : un paquet de ces cartes qu'on dit appartenir aux Ambriens, elle en prend une, elle marmonne quelques mots, la range et part vers l'intérieur du bar.

- Un sort, sûrement. Tu sais que si tu vois de près l'envers d'une de ces cartes, t'es maudit à jamais.

- Ouais, j'y ai pensé plus tard. C'est certain qu'elle m'avait vu, mais elle avait l'air de s'en foutre. Mais j'étais sûr, pour la première fois de ma vie, d'avoir un putain de prince en face de moi. Avec toutes les histoires hallucinantes qu'on pouvait raconter sur leur compte !

Je la suis dans le bar. J'étais intrigué. Je risquais pas de la perdre, vu comment elle empestait le parfum. C'était peut-être de la qualité, mais visiblement elle s'était baignée dedans. Elle se cale au zinc et là, le barman lui sort : « Comme d'habitude ? »

Genre elle venait là souvent. Pas bon, ça. Ça m'a remis les pieds sur terre. J'ai flippé pour ma gueule, vu que j'étais sûrement pas dans la légalité, ce qui est idiot quand j'y repense, parce qu'elle en avait sûrement foutrement rien à secouer des convoyeurs dans mon genre qui se font des à-côtés. Mais réflexe de survie, j'ai décaré, pris le camion et direction la Masadène. Pour l'autographe, ce serait une autre fois.

Une fois au volant, je gamberge un peu, n'empêche que ça roule bien, j'arrive dans les premiers lacets, ça roule toujours bien mais avec le temps à la noix qu'il avait fait les trois jours précédents, c'était pété de fondrières à l'approche du col. Et ça continuait d'être le déluge d'ailleurs. Donc, rapidement c'est devenu du cul à cul. Que des camions, tu penses.

- Faut dire que c'était pas franchement la route à touristes !

- Tu m'étonnes. »

« Eh, Mae, c'était p't-être ta boutique, dont il parle, fit Lilio.

— Non, il a parlé d'un patron, pas d'une patronne, répondit un des gars.

— Mais non, il a dit « barman ».

— Bah, y a jamais eu de barman.

— Mais si, sous l'ancien mandat, en 75, y en avait eu un.

— Laissez tomber, dit Mae avec aplomb. Rien à voir avec ici. Je suis là depuis longtemps et j'ai jamais vu passer un prince où qui que ce soit d'Ambre. Parce que je les sens tout de suite, moi, les mecs du royaume. J'ai des antennes, pour ça.

— On va rater un morceau, arrêtez. »

« [...] on sort les plaques pour desembourber, un camelard après l'autre, et vas-y qu'on tire, on pousse, et ça finit par repartir, tout le monde redémarre, et deux bornes plus loin c'est le même cirque. Et tout ça sous une averse qui fait qu'on voit pas à trois mètres. Galère innommable.

À la dernière avanie de ce genre, le col est tout proche, et alors que je suis dehors pour aider d'autres gars, je vois une ombre qui grimpe dans le bahut. « Ne jamais prendre de passagers », c'est ma première pensée, la règle de bien des routiers. Je ne pense pas à un voleur, parce que c'est pas qu'on pouvait me voler quoi que ce soit, et encore moins le camion. Ce qui fait que je me rapproche tranquille, je monte, et là, côté passager, je vois une fille avec un bonnet, une parka informe et un gros sac de rando. Teint mat et le visage bien humain, elle n'avait le profil ni des guerilleros ni des bandits, qui comptent d'ailleurs pas trop de nanas dans leurs rangs. Bizarre de choper une autostoppeuse, à cet endroit. Je gueule un peu, et puis je lui demande où elle va. Veni-Alta, pareil que moi.

— Tu t'es pas demandé ce qu'elle foutait là ? La Masadène attire pas franchement les trekkeurs.

— Si. Mais j'ai pensé à une marginale, ou une fille qui fuyait quelques ennuis avec la justice de la vallée et qui s'était faite virer d'un autre camion.

Je lui pose quelques questions d'ailleurs. Elle me sort justement que c'est un ex-taularde. Elle me dit de l'appeler Cief. Je change de sujet vite. Elle me donne le change pour quelques banalités, puis elle s'enferme dans son silence, mais avec un air étrangement vigilant. Je l'embarque.

— Ha ha ! T'es pas méfiant, quand même...

— Le trafic finit par se fluidifier, je passe le col, la route serpente dans les gorges, et je commence à suivre la route dans les ombres. Une première ombre, puis une deuxième, on distingue déjà plus les phares des autres bahuts que de loin en loin et c'est là que ça part en sucette !

Juste à un tournant, il y a un mec debout au beau milieu de la route, fusil à la main, immobile, avec un chapeau large vissé sur la gueule. J'ai même pas le temps d'essayer de l'éviter, Cief, la nana, me coince le volant avec une bonne poigne et me met son pied sur l'accélérateur, et direct on s'emplafonne le bonhomme... qui s'évapore comme un hologramme ! C'était une première pour moi, un coup pareil !

« Fonce tout droit », qu'elle gueule, l'autre, qui s'est remise à sa place. J'aime pas les ordres, moi, j'appuie sur le frein tout en me tenant, mais à ma grande déception, elle se mange pas le pare-brise renforcé, et me re-hurle son ordre et dans le même temps deux mecs surgis de la pénombre profitent de ce que j'ai freiné pour sauter sur l'arrière du camion. Ça résonne jusque dans la cabine... Je les vois tout de suite dans ma tablette de contrôle, ça coupe court aux argumentations.

Je réappaie sur l'accélérateur et je vois ma passagère ouvrir la portière et grimper sur le toit. Je comprends qu'elle veut aller dégager les deux clandestins. Je me dis qu'elle est folle. Je me dis que je sais pas ce que je fais, que ça va mal finir. Je sors le pistolet que j'ai sous mon siège et je réalise qu'avec une main sur le volant je peux même pas l'armer. Je le tiens en l'air en conduisant et nom de nom ce que j'ai l'air con avec ma pétoire en main comme un hochet. Par les écrans, je vois la fille sortir un flingue et envoyer les gars dans le décor malgré les virages que je prends bêtement à toutes blindes. Je crois que j'ai dû lâcher autant de jurons dans ces deux minutes que pendant toute ma vie.

— Et elle se fait les deux gusses ?

— Comme je te le dis.

Elle réintègre la cabine, je remarque que le bout de ses doigts luit d'une étrange manière, et elle m'annonce qu'il faudra enlever un cadavre qui s'est coincé au devant de la remorque, mais plus tard, il faut d'abord marquer la distance avec les éventuels complices. C'est sympa, merci de prévenir. N'empêche qu'après le spectacle qu'elle m'a donné, j'ai moins envie d'essayer de l'envoyer dans le pare-brise.

Je décroche plus un mot, elle non plus.

- Et les enregistrements du bloc contrôle, t'en a fait quoi ?

- Pas de bol, ça avait pas enregistré. Pour sûr que j'aurais gagné quelques bières gratos avec un film pareil !

« On l'a pas déjà entendu, cette histoire ?

— Non, tu confonds avec celle sur le sabotage du pont.

— 'Me rappelle plus. À chaque fois, c'est tellement rocambolesque. »

« [...] Une poignée de bornes plus loin, sortis des gorges, on s'arrête et on dégage le corps comme prévu. Je suis pas très à l'aise, même si je sais qu'aucune autorité du coin ne me chercherait des noises pour avoir éliminé un de ces braqueurs, c'est la plaie de cette route. Mais j'ai envie de voir le mec en question, du coup j'aide Cief à retirer le corps et c'est encore une surprise : le gars a une tête normale alors que les bandits sont toujours des acrophales et son équipement est largement au-dessus des standards de ces salopards. Rien ne colle.

- Il avait quoi ?

- Ben déjà, il avait suffisamment de chargeurs sur lui pour dépeupler la région, et puis fallait voir l'armurerie, c'était pas les rogatons rafistolés qu'ils ont d'habitude.

Alors, je lui pose des questions, tout ça sent l'embrouille. Elle essaie de m'amadouer en me disant qu'elle m'a sauvé la vie tout à l'heure en m'empêchant d'esquiver le mec au milieu de la route, qu'on serait allés se fracasser sans faute dans les rochers.

Bon, OK, mais je sens qu'elle sait des trucs, et qu'elle a la langue qui colle au palais.

On manque de se foutre sur la gueule, quoique en fait non, on se fout vraiment sur la gueule, surtout qu'elle commence à prendre des grands airs, la miss, le genre de trucs qu'il faut pas faire avec moi. J'étais bien décidé à la laisser sur le bord de la route !

Ça finit qu'elle me menace de me forcer à reprendre le volant, elle dit qu'elle en est capable et pour l'avoir vu se démener avec les pseudo-bandits, elle pourrait avoir raison.

Je suis censé envoyer des messages à mon commanditaire qu'en cas d'urgence et sur le moment ça m'a tout l'air d'en être un. Cief m'arrête dans mon élan et elle me sort la phrase qui tue : « Ton commanditaire, c'est moi. »

La vache ! Là, j'ai enfin le droit à quelques explications de sa part. D'abord, elle me sort tous les codes confidentiels, difficile de

« C'est certain qu'elle m'avait vu, mais elle avait l'air de s'en foutre. Mais j'étais sûr, pour la première fois de ma vie, d'avoir un putain de prince en face de moi. »

Desmond, convoyeur



croire à un imposteur. Ensuite elle me révèle que les sbires dans les gorges cherchaient précisément ma cargaison. Elle surveillait le convoi et s'est trouvée obligée de se joindre à moi quand elle a vu que ces marioles étaient sur ma trace.

En fait, elle a besoin de moi pour ma connaissance de la route et des ombres, elle me donne quelques détails, comme quoi la cargaison est précieuse, que c'est un peu des armes, que c'est pour libérer un peuple d'une terrible dictature installée par Ambre, elle est exaltée, la fille ! Je remarque malgré tout qu'elle pèse bien ses mots.

- J'ai déjà entendu parler de ces mouvances-là, cellules autonomistes et compagnie. C'est rarement des gens de la nébuleuse. Sont gentils avec leurs discours, mais ici ils servent surtout à foutre la merde et à ce que les gars se retrouvent sans boulot parce qu'on peut plus circuler. Enfin...

- Ouais, donc, je suis pris de court, mais je me rappelle que je suis payé grassement.

- On se demande d'où ils tirent leur blé, ces gens-là.

- Moi, c'est pas la question que je me pose, tu vois. Et puis rajoute à ça la petite satisfaction éventuelle d'emmerder Ambre, sachant que je les ai jamais aimés, même si je m'intéresse pas trop à la politique.

Je pense à la petite donzelle du bar, que j'avais frôlée. Si elle savait...

Tout ça pour dire que j'ai dit OK, pour voir. On était encore dans la pampa, fallait bien avancer et ça m'engageait pas. Peu de temps après, on a mangé un morceau, l'atmosphère s'est détendue et on a repris la route.

Après c'est brumeux, bizarre, je sais que j'ai livré les bricoles à Veni-Alta, mais j'ai plus trop de souvenirs à part celui d'une cuite monstrueuse vu le pognon ramassé, ceci explique cela.

Avec tout ce pognon, j'ai pris des grandes vacances, je peux te le dire. Je n'ai jamais revu Cief, mais j'espère qu'elle est arrivée à ce qu'elle voulait. Elle m'avait laissé une montre, jolie, qu'a pas marché longtemps. Je l'ai gardée. Je dis pas que j'avais pas été séduit, malgré ses manières.»

Et oui, c'est la fin, chers auditeurs. Après ça c'était encore d'autres histoires, vous vous en doutez, mais ce sera pour une autre fois, on a pas tous les jours l'occasion d'entendre ce genre de trucs. Merci à Desmond de nous les avoir fait vivre par procuration.

Eh ouais, il s'en passe de belles sur la route.

L'émission continue, voici My island, par Paulette Williams.

C'est « Pleins phares », vous êtes sur Radio King Brown.»

Dans le snack, on entendait les mouches voler depuis quelques minutes, chacun guettait la fin de l'histoire pour réenclencher la conversation.

Lilio ouvrit le bal, sachant que son avis pesait toujours plus que les autres :

« J'ai une amie de ma sœur qui bosse dans la radio, enfin une radio, quoi, et elle racontait que c'est tout du bidonné, les histoires qu'il passe dans ses émissions.

— Vrai ?

— Ben, c'est elle qui le dit, elle connaît son métier.

— C'est con, c'était marrant comme histoire.

— Ouais, sympa.

— Enfin, fallait s'en douter.

— Moi je vous laisse.»

La plupart ramassaient leurs affaires, rajustaient leur casquette devant la glace du comptoir, regardaient se garer le nouveaux arrivants, et après un pourboire ils allaient retrouver leur véhicule dans le parking. Mae rechargeait la machine à café. Dans la nuit noire, seuls les bordées de phares et le ronflement des camions signalaient la voie rapide à intervalles réguliers. ♦

Le convoyeur avait eu sa petite fringale, avait pris son casse-croûte dans la boîte à gants dès que le camion s'était retrouvé sur un horizon dégagé. Cief l'avait enjoint à faire une vraie pause, et pour cause. Avec le médicament qu'elle avait mis dans le sandwich, il allait avoir une légère somnolence qui le rendrait parfaitement réceptif à une petite séance d'hypnose. Grâce à un petit tour de passe-passe mental, il n'aurait aucun souvenir du voyage qui allait suivre. Il en avait déjà suffisamment vécu pour faire le fanfaron pendant des années. Il n'avait pas flanché, il fallait lui concéder cette qualité. Il était agréable de voir comment même les esprits peu éclairés pouvaient à leur mesure apporter leur pierre à un projet grandiose.

Ils avaient atteint la grande plaine agraire qui enserrait la vallée de Veni-Alta. Le ciel de paille se confondait avec les champs et, au loin, de lourdes machines malmenaient la terre sous une coiffe de poussière. Ils étaient assis au bord de la voie, baignés de soleil. On aurait pu croire à un pique-nique, si ce n'était la frugalité du repas, les maigres paroles et les regards en coin. Les paupières du routier commencèrent à papillonner. Cief se mit à l'ouvrage et l'hypnotisa dans les andains. « Regarde-moi bien, Joss », commençait-elle, en maniant devant ses yeux un colifichet de circonstance.

Ils avaient repris la route depuis une heure. Pour lui donner du grain à moudre, Cief fut obligée sans

tarder de lui cracher pas mal d'infos, sans nécessité de précautions ; grâce à l'hypnose, l'esprit du convoyeur étant à présent comme un tableau noir avant le coup d'éponge. Et il lui était plaisant de défendre son credo sans arrière-pensées. Les convictions personnelles et les ritournelles ont ceci de commun qu'on se les chante aussi à soi-même. Elle lui expliqua qu'il s'était naturellement formé dans les ombres un mouvement d'émancipation des peuples ombriens en réaction à la colonisation autoritaire d'Ambre, de la même manière que « la maladie génère indirectement les anticorps. »

Les caisses dans la remorque étaient destinées à une ombre nommée Selma. Il s'agissait de livrer du matériel afin d'aider une insurrection locale qui visait à se débarrasser de quelques envahisseurs à la solde de l'oppresseur ambrien. Mais ce n'était qu'un chantier parmi d'autres initié par le mouvement. Et bientôt ils passeraient à une plus grande échelle. Très bientôt. On était au début d'une onde de choc qui allait secouer tout le Cercle d'Or.

Joss avait été choisi à dessein. Sa maîtrise de la dérive en Ombre était essentielle, autant que l'étaient les specs de son véhicule, un des rares à pouvoir aller tout seul aussi loin en Ombre, là où les autres tombaient en panne. Joss n'était pas peu fier des modifications personnelles apportées à son engin et qui lui permettaient de tels exploits. Quant aux sbires qui leur avaient tendu cette embuscade effrontée, c'était à coup sûr des séides de quelques notables vendus au régime Ambrien. Elle avait cherché à les semer avant de mon-

ter dans le camion, mais elle avait trop trainé, et la dérive en Ombre n'était pas sa spécialité. Toutefois, quand bien même les complices essaieraient de suivre sa trace en ombre, ce serait sans conséquences.

Pour finir, Veni-Alta n'était pas la destination réelle. Ils allaient aux Acharres.

Joss se récria en disant qu'il n'existait aucune route directe pour les Acharres, ce trou paumé, une ombre autarcique qu'il allait falloir plusieurs jours pour rallier, sans parler des contrôles répétés qu'il subirait !

Cief dut batailler pour le convaincre qu'il existait une route plus directe et fonctionnelle qui avait échappé à sa connaissance, n'en déplaise à sa fierté de grand baroudeur. Il se rangea à ses conseils mais grommela tant et tant que Cief crut devoir l'assommer. Il prit la bifurcation indiquée par Cief, bien avant qu'on pût voir défiler les premiers panneaux indiquant Veni-Alta. Ils laissèrent derrière eux les tronçons de voie bitumée de la vallée pour aborder une piste cahotante, un réseau de chemins muletiers à peine amélioré.

Les kilomètres avalés et la confiance artificielle entretenue par Cief vinrent à émousser les griefs du convoyeur et adoucir leurs manières à tous deux. Joss se poyssait à blaguer, et Cief s'était mise à chanter avec constance, une habitude toute personnelle, et qui passait le temps. Ils traversèrent subrepticement quelques ombres chiches en végétation, dépassèrent de temps à autres des véhicules abandonnés, laissés à pourrir sur les bas-côtés, sûrement des conducteurs surpris par les changements de paradigmes d'Ombre. Joss ne laissa pas passer l'occasion de vanter derechef les qualités de son véhicule qu'une poignée de modifications avaient rendu imperméable à ce genre d'avaries. Ils atteignirent Les Acharres. C'était la mi-journée. L'ombre s'était encore désertifiée depuis la dernière fois que Joss l'avait vue, et c'était pas hier. Ils avaient abordé l'ombre par son versant le moins peuplé.

« Nous voici arrivés ! » s'exclama bientôt Cief.

Ils venaient de passer sous les arches d'une autoroute aérienne à l'abandon, dans une contrée aride qui ne l'était pas moins.

« Suis la piste jusqu'au pylône là-bas, puis tourne à gauche ».

Un coup de volant et Joss distingua les premiers baraquements. Ils bordaient une immense dépression d'un gris lunaire, couverte dans toute sa vaste étendue par une armée de tentes et de bâtiments préfabriqués, alignés comme dans un camp retranché. À la naissance des premières déclivités, on avait bâti un énorme échafaudage couvrant une mécanique non-identifiable, et qui irradiait d'une lumière pulsatile.

Joss fit son chemin entre les déblais et ce n'est qu'en

garant le camion dans un hangar pointé par sa passagère qu'il réalisa que le lieu grouillait de sentinelles et que sans être outrageusement martiale, une atmosphère de forte discipline était palpable. Normal, se dit-il, qu'une organisation comme celle-là fût un brin réglementée et sur ses gardes.

Il retrouva la méfiance qu'imposait la situation, mais il n'y eut pas de mauvaises surprises. Dans le hangar étaient déjà entreposées des piles ordonnées de caisses. Les hampes de quelques armes d'hast, mal contenues, dépassaient de leurs paquets, et ça et là, quelques fines épées et des arcs high-tech avaient été sortis de leurs étuis à fin de démonstration. La contribution de sa propre cargaison à cet inventaire incongru dépassait de loin ses connaissances. On ne lui en demandait pas tant.

On gratifia ses papiers des tampons de Veni-Alta qui simulaient la légalité de la transaction, on lui mit dans la main tout le paiement qu'il attendait, dont plusieurs années de défraiements. Cief lui laissa une étonnante montre à gousset fabriquée par « un horloger de sa connaissance », selon ses termes, et qu'il pourrait garder comme souvenir ou revendre à bon prix. Puis ce furent les adieux.

Onze heures, quatorze minutes et quarante secondes après avoir quitté le camp, la belle montre sonna et, alors qu'il prenait l'échangeur embrumé de Veni-Alta, Joss soudain oublia tout ce qu'il devait oublier. C'était trois heures

Cief contemplait le paysage devenu si familier et qui, à la faveur de la nuit, lui rappelait Ambre, bien insidieusement. Mais vingt ans à jouer les domestiques leur avaient suffi, à elle et Dréan, et la nostalgie n'avait plus sa place.



et six minutes avant que les Acharres disparaissent à la vue de tout le monde pour au moins quatre décennies.

Mais pour le moment, tout allait bien aux Acharres.

Aux différents étages de l'échafaudage pharaonique qui habillait l'immense clepsydre, Cief surveillait l'équipe qui procédait aux ultimes vérifications du mécanisme. En combinaison étanche, ils travaillaient à tous les étages du fantastique engin. Il ne manquait qu'un dernier rouage, qu'elle tenait déjà serrée contre elle. Elle avait depuis longtemps troqué ses frusques informes et crottées contre une tunique moirée et une étole de fourrure sur laquelle le nimbe de la clepsydre accrochait ses couleurs. L'anneau qui avait été récemment incrusté dans son front, du même métal rougeoyant que la clepsydre, brillait à l'unisson. Ses lèvres intranquilles trahissaient le monologue qu'elle se faisait à elle-même.

Cief contemplait le paysage devenu si familier et qui, à la faveur de la nuit, lui rappelait Ambre, bien insidieusement. Même quand on l'a quittée depuis des

années, son spectre vous poursuit. Mais vingt ans à jouer les domestiques leur avaient suffi, à elle et Dréan, et la nostalgie n'avait plus sa place.

« Quand on ferme les paupières, on voit encore tout plein de lumières qui dansent. »

Il se tenait à côté d'elle, excité comme on peut l'être à seulement dix ans, son fils Malek, qui semblait répéter dans sa tête les gestes dont ses parents lui avaient fait la démonstration ces dernières semaines.

« Alors, tu es content de mettre la dernière pièce pour la cérémonie ? Tu n'auras pas peur ? »

Le petit Malek, gonflé d'importance, eut une moue dédaigneuse.

À côté d'eux, le concepteur du chantier, « l'horloger », comme l'appelait Cief, se laissait aller à admirer son œuvre. Si le mécanisme immémorial était en train de reprendre vie, c'était avant tout grâce à sa science. Perfectionniste jusqu'à la monomanie – le succès de l'entreprise était à ce prix – il vivait dans le souci permanent du petit grain de sable qui viendrait gripper sa machine quand il le faudrait le moins. Sur ses épaules étroites pesait aussi l'inquiétude de voir les techniciens pris de crises de narcolepsie soudaines malgré leurs combinaisons qui les protégeaient des radiations de la clepsydre, l'inquiétude, aussi, de voir les défenses de l'ombre se durcir d'elles-mêmes tandis qu'une imprévue route d'ombre se formait jusqu'au QG, un sillon semblable à ceux que laissent les princes quand ils circulent en Ombre par la grâce de la Marelle.

Dréan, Cief, eux, ne voyaient que la future réussite, la possibilité de faire de cette ombre leur outil surpuissant et passer à la phase supérieure de leur plan. Et tous leurs fidèles étaient acquis à cette ambition.

Les communications étaient défectueuses près de la clepsydre – encore un autre souci de l'horloger –, obligeant le steward en poste à l'état-major à descendre lui-même porter la nouvelle :

« Elle est là, commandante, fit-il. Avec votre mari. »

Elle était là, en effet, fidèle au rendez-vous, venant prendre livraison de la cargaison d'armes et de matériel pour la convoier jusqu'à Selma, une jeune femme en complète panoplie de voyage, qui, sous le couvert du hangar, discutait avec Dréan des derniers détails de l'expédition.

Mais pas que de cela. La conversation avec Dréan avait dérivé, sur le point de s'envenimer, et Cief arrivait donc fort à-propos.

« Êtes-vous bien sûrs de ce que vous faites ? Vous savez que ces pouvoirs ne se manient pas à la légère », lançait la demoiselle, très désinvolte, à Dréan.

Visiblement courroucé, il la clouait du regard.

« Qu'en savez-vous ? Il faudrait peut-être demander une aide technique aux Ambriens, c'est ça ? Ah, oui, c'est une idée. Tiens, qu'en penses-tu, Cief ? »

Cief attendait de voir dans quel sens allait partir le conflit entre ces deux-là. Ce n'était pas la première fois ; la diplomatie n'était pas le fort de son compagnon et la jeune fille avait ce je ne sais quoi d'effronterie propre à agacer. Depuis le hangar, dans la pénombre de la nuit, on pouvait contempler la vaste dépression et son cœur battant sous son échafaudage, et cette vue aimantait toujours le regard de Cief. Quoique tendue au maximum par la perspective de voir bientôt cet incroyable pouvoir à leur portée, elle réprima un bâillement.

Réponse de la fille :

« Oh, je suis convaincu que même eux n'y toucheraient pas.

— Qu'ils aillent en enfer.

— Tous ne méritent peut-être pas votre opprobre.

— Si vous les connaissiez, vous diriez autre chose. Le sujet vous touche ? »

Cief siffla la mi-temps.

« Des inquiétudes pour le convoi ? »

— Aucune, « très chère », répondit la jeune femme, en tournant vers Cief un regard matois. Il arrivera à bon port, comme les précédents.

— Parfait. Une fois sur place, vous savez où trouver le règlement pour vos efforts et votre diligence. Nous ne nous reverrons sans doute plus après cela.

— J'en suis certain, dit la jeune fille sur un ton las, j'en suis certain. »

Sur ces mots elle salua le couple et alla prendre la tête du convoi monté qui serrait les rangs à l'extérieur. Les montures s'ébrouèrent et l'équipage s'étira entre les remises en préfabriqué et les véhicules clairsemés. Il ne fallut pas deux minutes pour le voir s'évanouir de la piste crayeuse.

Dréan restait debout, bras croisés sur son uniforme fripé. Son visage tavelé ne parvenait pas à se départir d'une vilaine crispation, qui le faisait se gratter là où l'anneau ornait nouvellement son front. Ça le déman-geait encore terriblement.

Cief l'obligea à arrêter.

« Elle m'a gonflé, la damoiselle, lâcha-t-il.

— Elle a rempli son contrat, jusqu'ici. Je suis plus inquiète pour notre cérémonie. Tu devrais aller te changer, quand même. Et te reposer.

— Je n'ai jamais aimé ce genre de mercenaire. Ils n'ont pas d'idéaux.

— En tous cas, elle devrait lésiner sur le parfum. »

C'était deux heures et dix-huit minutes avant le grand bouleversement des Acharres. ♦



y li lou li lou li lou li »

Le veilleur du carillon, dans son pigeonnier, loua l'arrivée de la nuit d'un chant doux et délié, une berceuse de ma composition. Tous les soirs, après avoir fait son office, il s'écroulait sur sa couche, comme tous les habitants du royaume, pour un sommeil que même une salve de canon n'aurait su interrompre.

À ce moment-là, moi, je m'éveillai ; le chant du veilleur résonnait encore sur la place, jetant des échos jusque dans les coursives de mon palais. Où n'était-ce qu'une illusion arrachée au sommeil ? Ou un souvenir du réveil d'hier, réveil en tous points pareil ?

Le regard encore vague, debout d'un bond, je dissipai les sortilèges qui me protégeaient, et je me saisis d'un assortiment de vêtements fraîchement repassés, laissés là à mon attention, sur les bras d'un soldat pétrifié. En le contemplant, je ne pouvais m'empêcher de me demander quand j'aurais la joie d'en revoir de vivants. Et je me l'étais demandé la veille et l'avant-veille, et l'avant-avant-veille. Mais pas le lundi, je n'en avais pas souvenir.

Mes habits s'ajustèrent naturellement et je parcourus en trombe des couloirs sans âme qui vive, pour arriver en bas, dans la grande salle hypostyle. Près de l'âtre où craquait un feu neuf, ma table de petit déjeuner avait été dressée comme tous les soirs, couverte qu'elle était de plateaux débordant de douceurs. Je ne m'assis même pas et remplis mes poches, que j'aimais amples, avec une flanquée de fruits et de galettes au miel, car j'avais coutume de prendre mon royal déjeuner dans les rues de la capitale. Il n'y a pas de raison de se conformer à l'étiquette quand personne n'est là pour vous regarder de biais si vous ne le faites pas. Je voulais tellement être dehors, vite, vite, et sentir ce qui restait des pulsations fraîchement éteintes de la ville.

Honnêtement, j'étais tellement habitué à être, l'unique homme debout dès la nuit tombée que j'étais sans doute devenu le plus mal élevé de tous les monarques, le seul à se promener dans les rues avec des miettes dans sa barbe en bataille. L'espace d'un instant, je me rappelai soudainement papa me faisant doctement un rappel de politesse tout en serrant son volant, puis insultant copieusement le premier conducteur à lui couper la route. Cela faisait longtemps qu'il n'y avait plus de voitures dans ce monde, très exactement depuis que j'avais acquis le pouvoir de le transformer à ma guise, et, malpoli, oui je l'étais devenu et pour la peine, je me mis à le chanter. Mais personne ne répondit. Qui ne dit mot consent, comme disait maman.

Vite, je franchis la cour, le portail aux lions courroucés, les statues martiales qui veillaient au pied des murs d'enceinte, dans leurs alignements impeccables, et j'étais enfin dans la ville.

Mais ce fut encore une nuit peu intéressante, en toute sincérité, je passe à la suivante.

Il y eut donc le veilleur du carillon qui chanta l'arrivée de la nuit, puis s'écroula, puis le royaume se fit tout silence. Et je m'éveillai ; le chant du veilleur résonnait encore sur la place Dréan, jetant des échos mais n'était-ce qu'un souvenir ? Je m'habillai et ce fut l'heure de mon petit déjeuner rituel, rituellement esquivé.

Je me rappelai que je m'étais dit la veille et l'avant-veille que je me languissais déjà depuis longtemps de voir ces soldats revenir, j'en avais des pétrifiés, mais ce n'était pas pareil. Mais soyons brefs, je devrais encore me contenter de peu ce jour-là. Enfin, « cette nuit-là », plus exactement.

Je me mis en frais de surveiller les affaires du royaume cette nuit-là, je me transportai à droite et à gauche, j'éliminai en passant quelques comploteurs dans leur sommeil, je les avais laisser se goberger depuis trop longtemps, puis me fit émerger un nouveau palais du sable, au bord de la mer. Et c'était fini. Nuit suivante.

Je m'éveillai. Mes habits étaient prêts. J'aurais pu mettre un accoutrement improbable, mais il y avait beau temps que ça ne m'amusait plus.

Des couloirs, un feu neuf, un déjeuner, les doigts qui collent, vite, j'étais dehors enfin.

Dans le lacs des ruelles encore échauffées, j'entamai ma balade coutumière dans la cité qui dormait à poings fermés. Je n'avais que les chiens errants pour me saluer, et le regard des oiseaux d'apparat, tout dolents dans ces entassements de volières qu'on voyait s'étager sur les terrasses. Il n'y avait guère que les animaux à qui parler, mais je n'étais pas encore tombé si bas.

Je le sentais, elle allait être bien cette journée.

Entre les toits des façades en regard qui presque se touchaient, une découpe de ciel étoilé balisait mon chemin. Déjà, la tombée du jour les ayant sortis de leur léthargie, les milliers d'automates s'activaient ; leurs cliquetis réguliers donnaient à la ville un bruissement de termitière. Mécaniques raffinées, soit, mais limitées dans leurs actions, elles libéraient le peuple des tâches les plus simples et ingrates, mais surtout, elles m'amusait terriblement et mettaient un peu d'animation dans mes nuits mornes.

Je commençai d'en croiser, de ces automates, qui nettoyaient les rues avec la raideur amusante des épouvantails. Mais il y en avait aussi des décoratifs : des statues qui s'animaient sur les acrotères, ou des fauves d'opérette qui roulaient leurs omoplates bien huilées sur les avenues.

Et je croisai aussi quelques porte-étendards statufiés, j'en avais mis partout dans la ville, ils ajoutaient un fin cachet aux rues de ma capitale.

Je pris dans une niche un carnet à la fruste reliure cousue main, qu'un de mes sujets avait laissé à mon attention. Mes sujets avaient en effet pris l'habitude, fortement suggérée par l'intendance du royaume, de

m'écrire, moi, leur roi, qui m'éveillait quand ils dormaient du sommeil souverain, et m'endormait quand ils se levaient. Dans ces carnets rangés soigneusement dans les creux des niches ou à l'ombre des encorbellements, ils devaient décrire leurs vies, et surtout leurs rêves, leurs espoirs aussi. Comme on s'y attend, ce n'était généralement qu'une litanie de requêtes plus ou moins bien déguisées, mais au hasard des carnets pétillaient de vrais bouts de vie, et dans la futilité de ces récits, je me satisfaisais de voir que je n'étais pas le seul à penser que les dattes étaient meilleures l'année dernière et que les filles sont plus belles avec des taches de rousseur – j'y avais travaillé soigneusement en refaçonnant ce monde.

Je me jetai à l'aventure sur le premier de ces bréviaires venu, il était garni de récents récits d'une impudeur qui me charma. Ce n'était pas comme les pesants rapports de mon vizir et de mes ministres, que j'étais bien obligé de parcourir ; de ceux-là, je faisais toujours ma littérature de lit,

qui persistaient aux pires coups de pioche. Ces horizons infranchissables, au bout du compte allégeaient ma déprime ; j'avais ma petite embellie de désir dans ce quotidien triste à force d'être sans surprises.

De ces limites infranchissables, je pouvais en compter d'autres.

Il y avait cette alternance cruelle qui me faisait lever quand mon peuple était englouti par le sommeil, et dormir comme un vampire le jour. Et aussi la vieillesse et la mort, cet autre rythme implacable dont la maîtrise s'était toujours dérobée à moi.

Mes parents avaient connu cela plus cruellement que bien d'autres. Après le réveil de la clepsydre, un pouvoir m'avait envahi et le sommeil diurne m'avait imposé sa loi, à rebours de tous les autres gens, y compris mes parents. Je les avais vus prendre force excitants pour parvenir à partager quelques moments avec moi, vieillir et s'étioler ainsi à une vitesse vertigineuse, jusqu'au point final.

J'étais bien. Mieux, en fait.

Mes mariés étaient toujours là, à dormir profondément. Je les quittai pour m'offrir quelques autres lectures et évasions au cœur des rêves des autres.

Dans une chambre à trois sous où dormait, entassée,

une famille désargentée d'une détresse émouvante, je posai mes fesses princières sur un humble tabouret ; puis je fouillai dans mes poches remplies de bazar, de menue camelote chipée ça et là, de pâtisseries collantes, d'ailleurs j'en mangeai une, puis cherchai encore, pour trouver enfin l'objet désiré, un fin masque d'or aux yeux clos, qui une fois sur mon visage me faisait un profil d'oiseau.

J'avais, voletant à travers le royaume, une armée d'oiseaux automates de tous gabarits, des mécaniques qui étaient mes yeux et mes oreilles, et avec lesquelles le masque me permettait de communiquer. Avec le masque sur les yeux, un flot d'images et de sons roula immédiatement jusqu'à moi et je passai donc en revue, comme on ferait défiler un bouquet de chaînes télévisuelles, tout ce que mes espions avaient enregistré de l'activité diurne. Vite lassé, n'ayant trouvé nulle trace de complot à déjouer, ni d'imprévu croustillant, j'optai pour le visionnage en direct. J'étais heureux de contempler en temps réel les diverses facettes de mon royaume, la même chape de sommeil partout, et le spectacle de la faune effervescente qui en profitait pour se réapproprier l'espace avec insouciance. Un vrai documentaire animalier que ces myriades de serpents dont les reptations marquaient les dunes, ces sarabandes de chacals piaillant effrontément au pied même des guets, cette armée jacassante de sanonnets automates...

Ah ! Je m'arrêtai brusquement sur cette dernière

« J'étais envieux des rêves de mes sujets, sûrement bien plus sereins que les miens. J'effleurai leurs chevelures pour capter le produit de leur sommeil. »

Son Altesse Malek

quand j'attendais d'être emporté à mon tour par le sommeil, dès les premiers frémissements du jour.

Avec le secours de quelques indigents sortilèges, je pénétrai dans la demeure de celui qui venait de m'offrir ce petit bonheur par sa prose toute simple, et je découvris en fait un couple de jeunes mariés peu vêtus, la respiration alourdie par le vin, ce qui me rassura sur le fait que certaines choses étaient en ordre dans mon royaume.

J'étais envieux de leurs rêves, sûrement bien plus sereins que les miens. J'effleurai leurs chevelures pour capter le produit de leur sommeil. À ma grande surprise, j'y vis non pas une célébration du monde que j'avais soigneusement bâti pour eux, mais plutôt des fossiles de souvenirs, bien familiers d'ailleurs, des routes goudronnées, des technologies révolues, des paysages repoussants, autrement dit des vieux restes de ce qu'était ce monde auparavant, et que j'avais fait disparaître avec acharnement depuis maintenant des décennies. J'étais en colère de voir resurgir encore des instantanés de ce vieux monde frelaté de mon enfance, outré de voir ces impertinents rêver un univers qui avait disparu bien avant leur naissance !

Et puis, ça me fascina, comme la dernière fois que c'était arrivé, et aussi la fois d'avant, et la fois d'avant encore...

Il y avait dans ce royaume des éléments qui, malgré mon omnipotence, me résistaient, des racines vivaces



vision. Serrés par rangées denses, plume à plume, sur les branches d'un vieil acacia qui peinait à les tenir tous, dans une zone aride, ma troupe d'espions noctambules gardait ses yeux creux braqués sur un spectacle qui me fit immédiatement frissonner : à l'horizon, une armée marchait toutes couleurs dehors, et armes rutilantes. Il étaient baignés dans une lumière du jour alors qu'il faisait nuit dans ce désert panoramique, et ils marchaient à dix mètres au-dessus du sol, avec leurs silhouettes morcelées rendues tremblantes par d'improbables ondes de chaleur.

Les *élites* revenaient ! Ils revenaient !

Là où mes sujets n'auraient vu qu'un banal mirage, je reconnaissais le reflet d'un plan d'existence loin au-delà de mes frontières et inaccessible même à ma magie pourtant sans égale.

Les *élites* revenaient ! Tout recommencerait comme avant.

Je me levai, excité comme pas un, le tabouret tomba, je ne me souvenais même plus d'être encore dans la chambre des miséreux avec le masque sur les yeux, je n'y voyais goutte, me cognai contre le lit, bien sûr, renversai des objets. Bruits de céramique brisée, jurons, je pensai enfin à retirer le masque, idiot que j'étais, et trouvai mon chemin.

Les mains moites, courant à perdre haleine, j'étais dans la rue, à chercher une porte basse, coquette de préférence, la plus petite que mon champ de vision gâté par la pénombre me permit de repérer. Par la grâce de ma magie, cette porte allait m'emmener à plusieurs milliers de lieues de là retrouver ces oiseaux-espions.

J'aurais aussi pu m'envoler ou me rematérialiser à l'endroit voulu, mais la magie n'échappe pas plus que le reste aux cérémoniaux routiniers qui font le quotidien d'un homme sain. Le rituel de la porte magique était de ceux-là.

Je fis jouer le loquet et de l'entrebaillement vinrent des senteurs de sable brûlé.

Je trouvai mes oiseaux commençant de s'égayer car le mirage déjà s'était évanoui. À regarder ce ciel vide, une frustration terrible commençait de me ronger, j'allais partir dans une colère de tous les diables, puis non, je me souvins qu'il y avait un lieu dans mon monde qui m'offrirait sûrement une rediffusion de ce spectacle. Il s'agissait du temple de la vallée.

Pris d'un rire d'aise, je fis apparaître une majestueuse porte de pierre au flanc bas d'un épaulement rocheux et grâce à elle je surgis bientôt près de mon temple, centre de mon pouvoir.

Ils revenaient !

Quoiqu'énorme, la masse du temple était malgré tout engloutie dans le paysage, à l'extrémité d'un grande dépression, le tout au beau milieu d'une contrée qui ne comptait pour habitants que la troupe de soldats en poste dans les défenses que j'avais aménagées en amont, si l'on excepte les caravanes de pèlerins admises

une fois l'an. Je me trouvais sur les bords de la dépression, cerné de centaines de statues. Immédiatement, je regardai l'horizon et m'évertuai à déceler des variations dans ce ciel impeccable.

La première armée était arrivée il y a bien de cela cinq ans, ils n'avaient pas eu l'air belliqueux mais je n'étais pas sûr de leurs intentions, ils étaient le premier rappel que je recevais depuis des décennies qu'il existait d'autres plans d'existence que le mien propre, ce qui m'avait mis sans dessus dessous. J'étais effrayé, et je protégeais mon domaine, et je n'avais jamais aimé les mauvaises surprises. Alors je les avais éliminés. Puis il y eut d'autres enseignes qui vinrent prendre pied dans mon royaume et j'avais très vite eu pour distraction de les changer en statues, avec juste ce qu'il fallait d'efforts et de style pour inciter mes sujets à coucher l'exploit par écrit pour les générations futures.

Assaut après assaut, des armées figées s'étaient ainsi égrenées à travers la région, jusques en contrebas du temple, colonnes hiératiques de soldats figés dans une gloire éternelle, mais pas la leur. J'en disséminai aussi dans le royaume car leurs armures finement ouvragées en faisaient des statufiés du meilleur goût.

Cela faisait bien deux ans que je n'avais reçu aucune visite de cette soldatesque. À chaque fois, ces enseignes, que l'habitude m'avait fait nommer « *élites* » en reconnaissance de leur évidentes qualités martiales, avaient pris pied dans la province du temple, et je n'y voyais pas de hasard. Et à chaque fois leur arrivée avait été annoncée par ces faux mirages.

Je n'avais pas mis longtemps à découvrir qu'à l'instar de mes sujets, ces soldats tombaient victimes du sommeil autoritaire dès la nuit tombée, ce qui arrangeait peu leurs affaires. Mais à leur dernière irruption, j'étais parvenu à garder éveillés quelques uns de ces pauvres hères, et les avais transformés en amis, pour mon plus grand contentement. Nous nous étions drôlement bien aimés.

Enfin je pouvais partager les joies de ce monde avec des compagnons ! Et même une gracieuse jeune femme ! Je leur fis découvrir les merveilles de mon pays et en inventai rien que pour eux. D'une résistance supérieure à mes sujets, ils avaient mis grand cœur à rester à mes côtés le plus longtemps possible, les drogues que je leur fournissais le leur permettaient, mais comme je le redoutais ils avaient déperé vite et leur cœur avait fini par lâcher, y compris bien sûr celui de ma douce. Quelle dommage ! Il y avait eu entre nous une réelle harmonie ; j'avais eu peine à comprendre son langage mais ces choses-là se passent de mots.

C'est pourquoi j'attendais à présent avec une joie tumultueuse le retour des *élites*. Mais ne voyant toujours rien arriver, je m'introduisis dans le temple.

C'était un carré d'obsidienne qui pesait son poids d'ombre, le premier temple bâti dans le royaume, dédié à la Licorne, une divinité fantôme issue de

mon imagination, et de quelques vieux illustrés, mais qui suffisait à détourner de moi, simple messager de la divinité, le gros des attentes du peuple. Celui-là, j'entretenais toujours sa peur du lendemain afin qu'il trouvât à remercier la divinité lorsque les choses se mettaient à aller mieux et pour éviter qu'un bonheur trop appuyé le rendît ingrat et exigeant.

Le temple me permettait surtout d'abriter la clepsydre, qui, semblable à une incandescence de forge, luisait dans les ténèbres de l'édifice. De chaque côté de ma source de pouvoir, j'avais laissé reposer mes parents, et je leur rendis mes hommages d'usage, avant de revenir sous les étoiles.

Je regardais toujours le ciel, à m'en faire un torticolis. Faudrait-il supplier pour vous voir encore ?

Je chantonnai pour me distraire, une habitude d'enfance.

"Fly down, fly down, you little bird, and alight on my right knee.

Your cage will be of purest gold, in deed of property."

I can't fly down, or I won't fly down, and alight on your right knee.

La la la la la

La la la la li

A girl would murder her own true love would kill a little bird like me." ♦

Inspis musicales

Henry Lee (trad.), par Dick Justice

Henry Lee (trad.), par Nick Cave et PJ Harvey

Nie Bouditie (trad.), par Bratsch et Lhasa De Sela

Cela fait des années que je perds mes régiments dans des jungles infestées de manticores, tout ça pour ne pas traverser le royaume de cet archimage ! Et vous me dites que votre prince n'a toujours pas le temps de régler le problème de ce sorcier. Il a peur ?

Oh, c'est pas la peine de me donner du "Général, vous allez trop loin" Quand il s'agit d'aller lutiner la gueuse dans nos comptoirs, là, il a pas peur, et il a le temps. Et tant pis si dire ça me vaudra de finir ma carrière à escorter les convois de porcs dont s'empiffre la famille royale. Ils crèvent, mes hommes, nom d'un chien ! »

Je claquai la porte au nez de la délégation, sentant le sang qui m'empourrait le visage. Raides et blancs comme leurs cols amidonnés, en fait ils ne

pim pant. Il y avait juste les commis qui rentraient la tête dans les épaules en voyant mon ombre, me prenant sans doute pour le chef de cuisine.

J'ouvris enfin la porte du réfectoire, immédiatement cueilli par une chaude ambiance. Arrivé par la porte des cuisines, personne ne faisait attention à moi, d'autant que les soldats étaient trop occupés à chanter en chœur. Les bleus comme les officiers, beaucoup étaient debout ; l'espace d'un instant, la hiérarchie s'offrait une pause dans la joie d'une chorale un peu virile. Ils braillaient le *Lai des sans-soifs*, célèbre chanson ambrienne. Et tout le monde de taper sur les bancs et de reprendre l'antienne avec autant de fausseté que d'ardeur ! J'appréciais le spectacle, plus que n'aurait dû me le permettre ma position d'amiral.

Ah, le *Lai des sans-soifs*... Cette chanson à boire, que le Prince Corwin avait sûrement commise assis

dans une taverne de la cité d'Ambre, conte avec ironie que l'ivrognerie des marins ambriens n'est que « légende et pantomime », car

« les Ambriens de boire n'ont pas besoin ». Les accents de cette chanson, me rappelèrent une mission protocolaire assez croquignollette à laquelle j'avais eu l'honneur de participer.

Un jour, en délégation avec d'autres obligés de la famille royale dans un pays d'Ombre désertique, lors d'une cérémonie religieuse, alors que tous les dignitaires affichaient la pose hiératique obligée, j'entendis le prêtre marmonner dans un thari abâtardi un cantique dont les paroles me rappelèrent étrangement le fameux lai !

« L'espace d'un instant, la hiérarchie s'offrait une pause dans la joie d'une chorale un peu virile. Ils braillaient le *Lai des sans-soifs*, célèbre chanson ambrienne. »

Général Tych

disaient rien, trop blasés pour être outrés. Je décidai d'aller au mess pour retrouver une atmosphère plus respirable et m'engouffrai à travers le dédale de couloirs de la caserne et les cuisines, pour semer les importuns, ce qui aurait dû me ménager dix bonnes minutes de répit. En cuisine, entre les vapeurs de la plonge et le vacarme des casseroles, on faisait semblant de ne pas voir l'élément étranger que j'étais et les contorsions de danseuses auxquelles je me livrais dans le souci de ne pas salir mon uniforme

Je ne mis pas longtemps à comprendre : devenue une pièce incontournable du répertoire des marins, la chanson avait voyagé à travers Ombre, avait connu bien des transformations jusqu'à échouer dans un texte liturgique, qui associait les princes à des demi-dieux. J'étais le seul à afficher un large sourire, mais m'abstins de taper sur les bancs du temple comme on le fait par coutume

dans les tavernes où résonne la chanson.

Ah j'oubliais : les autochtones avaient pris le lai au pied de la lettre... De ce fait, le Prince Gérard, qui commandait la délégation, ne se vit pas offrir une goutte d'eau de tout le séjour. Il en parle encore.

C'était une époque bénie où je ne répondais que devant lui. ♦



Nous cabotons dans l'ombre imposante des mornes dominant le canal, mais ni le vent ni le courant n'étaient en notre faveur et les rames étaient de la partie.

Je me distrayais en faisant un peu d'histoire à Barbiñho.

« Les princes, ce peuple sous-évolué les bichait, tout simplement. Il faut dire que du jour où un Prince avait mis le pied chez eux, la chance leur avait souri et ils étaient devenus plus forts que jamais. Je précise que le prince avait, en quelque sorte, eu la drôle d'idée de crampser sur place, et sa dépouille était restée sur l'ombre, car il était en délicatesse avec sa famille. La puissance de ce royaume a alors décuplé. Ils ont colonisé des ombres. Ils se sont mis à pincer méchamment. Bien sûr ils ont bâti des temples dans les autres ombres. Et puis pour les enjôler et consolider l'aura de ces turnes, ils ont dispersé les reliques du prince. Un tibia par là, un foie de l'autre côté. Ce qu'ils n'avaient pas compris, ces barbares, c'est qu'ils devaient leur force et leur prospérité au pouvoir de réalité du macchabée. Le squelette du prince, c'était devenu un peu celui de leur ombre-mère. En dispersant les reliques, ils dispersaient aussi la force de réalité de leur ombre. Leur empire est tombé en morceaux, ils se sont fait marbrer en quelques cycles. Ha ha !

Comme quoi, garde-toi de la religion, Barbiñho. La foi ne rend fort que les faibles !

— Par ma barbe, c'est logique, quand on y pense.

— Pense moins et rame plus. »

Je n'étais pas sûr que Barbiñho – j'ai décidément grand peine à oublier son nom – avait tout compris à ces questions métaphysiques. Pris dans le feu de la discussion, j'avais sorti les mains des pans de ma redingote et ce vilain vent glacé et chargé de sel me

les grignotait déjà. Je les y ai remises et je me suis mis à calculer la distance qui nous séparait du prochain péage. J'ai été interrompu par celui qui était mon associé.

« J'arrive pas à croire qu'il y a le palpitant d'un demi-dieu ou, bref, d'un prince, dans c'te cassette que vous tenez là.

— Tu ne crois pas si bien dire. C'est un cœur, oui, mais encore faut-il que ce soit le bon. Parce que si on fait le bilan de toutes les reliques dispersées d'un temple à l'autre par ces branques, on lui compte bien trois cœurs, à ce prince, et au moins autant pour les autres parties du corps. Pas sûr que ce soit la bonne camelote qu'on a barbotée !

— Donc, on a qu'une chance sur trois d'avoir commis un vrai vol, si c'est un falche, qu'on a.

— Oui, mais si on se fait coiffer pour ça, la chance de perdre notre tête reste quand même de 100%. »

À ces mots, il s'est assombri.

« Pourquoi c'est moi tout seul qui ai pris tous les risques, qui suis allé dans le sanctuaire où qu'il y avait toutes les masses, pour choper la relique ?

— Holà, Barbiñho ! Je te croyais au-dessus de ces gnôleries mesquines. Il faut des hommes pour calculer les risques et il en faut pour les prendre ;

« Il faut des hommes pour calculer les risques et il en faut pour les prendre, et on ne peut être spécialiste dans les deux domaines. »

Ruben San Millio, chef de la "Bande aux crochets" (récompense de 2000 gemmes blanches pour sa tête)



or on ne peut être spécialiste dans les deux domaines, qui pourtant, pour mener au succès, réclament une égale part de virtuosité. Eh oui je prends que des virtuoses pour partenaires. Chacun ses compétences. Toi, tu es un virtuose.

— Ça, c'est aimable.

— D'ailleurs je te rappelle qu'à partir de maintenant, c'est moi qui me charge du plus difficile. Quand tu n'auras qu'à rentrer sur du velours jusqu'à la capitale, il va falloir que je me coltine le chemin des contrebandiers en portant cette satanée boîte. C'est pour cela que je te laisse avant l'octroi pour éviter que notre précieuse cargaison ne tombe entre les mains crochues de la maréchaussée.

Mon brave, tu seras déjà à fêter la réussite de notre entreprise dans un cabaret de la voie des Cent Godets que j'en serai encore à m'éreinter les pieds dans les rochers acérés de la Passe. Crois-moi, je t'envie. C'est moi qui devrais faire la figure. D'ailleurs c'est le temps des adieux. Gare-moi dans les sables, juste là.

Tu verras, d'ici une lieue à peine, tu devrais aperce-

voir le barrage de l'octroi.

Aaaaah ! Et dire que, même dans ce canal vaseux et paumé, faut encore qu'il y en ait pour prélever l'écot. Vautours de la libre entreprise, oui. »

Je prenais pied sur le sable sans trop me mouiller. L'autre avait l'œil inquiet.

« Vous êtes sûr que je pourrai me faire passer pour un négociant auprès des gripes ?, m'a-t-il dit.

— Y a pas mèche : tu es rien maigre pour un marchand. Mais ces drigailles que t'as endossées feront illusion. Et puis ton arme de belle facture te donne suffisamment de maintien pour que ça passe. Tu boiras un coup à ma santé, hein ? »

Je me suis caleté dans l'épaisse végétation tandis qu'il donnait le premier coup de rame vers son destin. ♦



Donc, si j'ai bien saisi ce que vous venez de me dire, vous êtes le beau-frère d'un homme qui a été décapité avec son épouse, par nos soins, tout récemment ?

— C'est cela, monsieur le juge. Famille Marzon, monsieur le juge.

— Ah, oui, je vois. Barbiñho Marzon, la décollation de mardi dernier. Un juste châtiment pour votre beau-frère. Notre Guide Impératrice Llewella, Incomparable entre toute, loué soit son Nom, n'aime pas qu'on vole des morceaux de sa Sainte Famille.

En revanche, pour l'épouse votre sœur, c'était une erreur, le bourreau était pris dans son élan, il a tranché trop vite, sachez qu'il est confus et vous fait ses excuses, malgré la perfection du geste, saluée par l'assistance, je tiens à vous le dire.

Y a-t-il encore quelque chose qui vous chagrine pour réclamer ainsi une audience auprès du tribunal ? Notre temps est précieux.

— J'aurais aimé revoir une dernière la tête de mon beau-frère, monsieur le juge.

— Ce n'est plus possible, sa tête a été dûment archivée, j'ai encore ici même le reçu de collecte du Morticiat. Et vous savez bien que les archives du Morticiat ne sont pas

consultables. Mais quelle est la justification de cette requête inhabituelle ?

— Un dernier adieu, monsieur le juge.

— Ah, non, le dernier adieu a déjà été fait, comme l'indique votre paraphe sur le certificat. C'est à vous, cette croix au bas du document, n'est-ce pas ? Bien.

Qu'est-ce donc que ces coquecigrues, alors ! ?

Oh... À voir le regard suspicieux de notre maître inquisiteur, il est évident que vous ne nous dites pas tout sur le fondement de cette requête. Et voilà, il va encore falloir faire usage du sérum de vérité. Au prix que cela nous coûte, avec les restrictions budgétaires, vous n'êtes pas très charitable envers notre bonne institution, très cher monsieur. Allons, officiez, maître.

J'aimerais le silence dans la salle pendant l'injection, s'il vous plaît. Merci.

...

Bien, vous voilà à présent plus détendu. Dites-nous tout. Allez, mettez-y du cœur.

— Eh bien, j'allais en forêt...

— Voilà qui est louche.

— Et, euh... J'ai vu des lumières.

— C'est bien ce que je disais.

— J'étais en train de ramasser du bois, mais j'ai voulu voir ce que c'était que ces lumières. Je me suis approché et j'ai vu une troupe avec des gens bien mis

« Ambre n'existe pas ! C'est un conte de bonnes femmes. »

Monsieur Gastino de l'Ispandanal, magistrat détaché
auprès du Tribunal Impérial



et puis d'autres de ma condition, qui chantaient, et puis alors... alors...

— Alors quoi ? Notre devoir nous impose d'entendre la suite.

— Alors, parmi ces gens, j'ai vu mon beau-frère !

— Elle est bonne !

— Je l'ai appelé mais il ne m'a pas répondu. Il chantait, il avait l'air ailleurs.

— Ça, pour être ailleurs, je peux vous dire qu'il l'est, votre beau-frère, mais je doute qu'il chante à l'heure qu'il est.

— Et c'est alors qu'ils ont disparu, toute la troupe !

— Fadaïses... Mais dites-moi, n'omettez-vous pas un détail ? Nous avons déjà entendu des choses de ce genre, il semble que vous ayez oublié de nous dire quelque chose. Allez-y, n'hésitez pas.

— Eh bien, avant qu'ils disparaissent, je les ai entendus chanter quelque chose sur le pays d'Ambre...

— Ah, AMBRE ! Nous y voilà, voyez, ce n'était pas si dur. AMBRE ! Je le savais. Il faut le dire, le redire, battre tambour s'il le faut : Ambre n'existe pas ! C'est un

conte de bonnes femmes, une hérésie née des délires des ménagères incultes qui s'ennuient en touillant leur marmite.

Vous connaissez le châtiment pour oser propager ces délires d'hérétique, d'autant que vous avez mis en doute par votre requête le professionnalisme de fonctionnaires assermentés. Vous serez décapité. Ah, vous allez voir, c'est du beau travail.

Emmenez-le.

...

Maître, je suis heureux que nous ayons encore mis la main sur un de ces hérétiques. Il n'y en aura bientôt plus un seul, et on entendra plus ces fariboles sur le paradis d'Ambre et je ne sais quoi.

À part ça, connaissez-vous la "théorie des dix mille heures", maître ? On dit qu'il faut dix mille heures pour maîtriser un art. Pour avoir la perfection du geste. Mais pour ça, il faut de la passion. Notre bourreau, je n'ai pas peur de complimenter quand le mérite est là, c'est un bourreau d'exception. Un passionné. Ça, je vous le dis.

Personne suivante ! ♦



Je cours, j'entends au loin les chiens et les trompes tonitrueuses. Le froid est coupant. L'air que j'avale raidit ma poitrine comme une coulée de ciment. La forêt se plaît à semer ses racines sur mon chemin et dans ma galopade je m'étale dans les ronces toutes les dix toises. Mes vêtements en lambeaux me donnent cette allure misérable de bête traquée qui réjouit le chasseur, tandis que mes jambes écorchées dispersent mon sang pour le bonheur des chiens. À courir avec cette dégaine, j'ai l'impression de n'être plus qu'une moitié d'être humain. C'est drôle comme il suffit d'une troupe d'hommes armés et de quelques chiens à vos basques pour vous sentir choir dans l'échelle alimentaire. Si je ne courais pas avec un fol espoir en tête, un espoir d'homme justement, peut-être que je serais déjà en train de bramer comme une bête. Je cours vers Ambre, nom de nom. Ça me pousse en avant mieux qu'un coup de pied dans le derrière. Cours, souffle, cours, saute, souffle... Ambre, terre promise ! Cet eden véritable dont

ces fous ne veulent pas entendre parler, tellement ça ficherait le bordel. Ils n'ont pas envie de voir le peuple relever la tête. Alors ils te la coupent quand tu as le malheur d'en parler, d'Ambre.

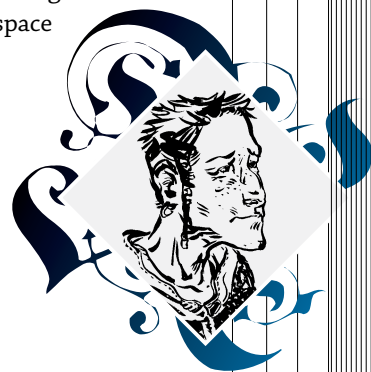
J'ai l'écume au bord des lèvres. D'autres lèvres que les miennes sont en train de chanter, pendant ce temps, ce sont les prêtres mêlés à la meute. Dans ce pays, on aime pourchasser les hérétiques dans les bois au son du Mater Noster.

Ambre, terre promise. Cours, bon sang.

Malgré le sang qui me bat les tempes à en devenir sourd, l'exigence de survie décuple mon ouïe. Je frémis en percevant une délicate dissonance dans ces chants qui résonnent. Au moment où je saisis que cet écart de chant ne vient pas de la troupe qui me suit mais émerge plutôt du devant, je distingue une étrange diaprure qui déchire l'espace

« C'est drôle comme il suffit d'une troupe d'hommes armés et de quelques chiens à vos basques pour vous sentir choir dans l'échelle alimentaire. »

Vic-Helgo, dit « Helgo-la-guigne »



entre les troncs. Je me fige d'instinct. Il en surgit un équipage hétéroclite, des jeunes gens, des vieillards, droits d'orgueil, qui marchent enseignes déployées, agitant des oriflammes éclatants qui font autant de soleils dans la ramure. Ils sont menés par un cavalier attifé en gentilhomme, à la monture resplendissante. Ils chantent dans le balancement d'un harmonieux canon. Ils m'aperçoivent, et je comprends que je suis au point de rendez-vous promis. Ils passent près de moi, proches à les toucher, et pourtant enrobés d'un flou atmosphérique.

Je n'ai qu'un pas à faire et je suis parmi eux, mais mes pieds collent méchamment à la terre. Les souvenirs de ce monde où je suis né, tissés de quelques bonheurs, rares mais d'autant plus précieux, surgissent sans prévenir et sapent ma résolution qui il y a une heure encore paraissait inébranlable. Dire adieu à tout, vraiment ? Maintenant ?

Les aboiements dans mon dos sont le coup de fouet qui coupe court à mon hésitation. Allez, j'avance comme on plonge tête la première.

Je suis pris dans un flot tranquille et humain, j'adopte immédiatement leur pas volontaire. Je flotte autant que je marche. La forêt autour prend l'ondoiement d'un reflet lacustre.

Autour de moi, on ne me jauge même pas, on se contente de me regarder à hauteur d'homme, au gré d'œillades amicales. Tous continuent de chanter. Quelques « Bienvenue ! » percent entre deux envolées.

Je sens des tapes dans mon dos, sur les épaules, on me met dans les mains une lance enguirlandée. Je

me laisse aller à la liesse commune. Dans mon esprit où les questions devraient fuser sans discontinuer, il n'y a qu'une torpeur extatique, comme si l'heure n'était pas venue pour les contrariétés. Mais l'heure viendra-t-elle ? Toute volonté de discours construit m'échappe.

Très vite, la forêt verdoyante a complètement disparu, remplacée par un bois anciennement incendié, dont les troncs grêles et noircis bouchent tous les horizons. Je comprends que nous suivons un chemin oublié sur le bord du monde. D'un paysage à l'autre nous traversons toutes les nuances que peuvent offrir le ciel et la terre. Régulièrement, de nouveaux venus rejoignent notre sarabande au détour d'une sente.

Au bout de quelques heures nous émergeons dans une plaine aride. Nous sommes écrasés par un ciel menaçant, strié d'oiseaux de métal monstrueux, qui éclaire d'une lumière de fin du monde un désert d'immondices. Tout est couleur de rouille et de pourriture. C'est le premier endroit de ce genre que je découvre, sa rudesse m'explose en pleine face. L'air devient vite irrespirable. Des cendres volantes fouettent nos visages, tapissent nos bouches et nos narines. La crainte s'insinue en moi d'avoir été entraîné par ruse au cœur de l'enfer. Nous devrions tous arrêter de chanter pour retenir notre respiration, mais dans l'ivresse générale beaucoup s'obstinent, j'en vois qui s'écroulent, et nul ne se porte à leur secours car il est trop tard, nous sommes déjà ailleurs, dans un autre monde plus vivable, vers Ambre. Je respire à nouveau, je chante avec les autres. Vers Ambre ! ♦



Mr Adragaell

Quand reverrons-nous la terre promise ? Qu'avons-nous fait ou oublié de faire, pour que la divinité nous inflige cette terrible épreuve ?

La question lancinante n'a pas quitté le grand prêtre Adragaell depuis de nombreuses saisons.

Les clercs s'agitent autour de lui.

Si comme eux il avait passé la nuit à se flageller et faire pénitence, ses chairs endolories, ajoutées à la fatigue, occuperaient son esprit avec une insistance qui lui épargnerait peut-être de se tourmenter. Mais on le lui a sommairement déconseillé, eu égard à sa vieillesse, et il s'est incliné, il s'est encore laissé piéger, rattraper par tant de prévenance et le poids des responsabilités.

L'un des clercs vient lui passer la lourde écharpe

cérémoniale tressée d'or qui, ajoutée à aux robes débordant de décorum, achève de tirer ses épaules vers le bas.

La traditionnelle cérémonie annuelle, le Païrana, est devenue trimestrielle, preuve de la fièvre du peuple. Monseigneur Adragaell souhaiterait bien que ce soit la dernière de son mandat. C'est la combien-tième, déjà, sur toutes ces années ? Monseigneur a perdu le compte.

Pour se mettre en condition, il regarde par le vaste hublot de tête du vaisseau. Difficile pour lui de quitter du regard les pèlerins agglutinés. Le vaisseau, flottant au-dessus du temple, donne à voir cette foule dense et haletante qui se serre dans chaque espace libre des jardins consacrés où il descendra d'ici quelques minutes pour mener à la mer l'effigie sacrée, selon une procédure établie et maintenant routinière.

On s'active autour de lui, pour le parer des derniers

insignes du culte. Dressés et familiers des cérémonies, les serpents sacrés se glissent et remontent dans ses manches.

L'astroport le plus proche est plein à craquer et des masses de pèlerins continuent d'en sortir. Dès le matin, la procession des implorants s'est étirée jusqu'à l'océan, noire et palpitante. Le ciel est quinteux, plus blafard encore qu'à l'habitude, si la chose est possible.

On signale par la radio que le ministre du culte vient de prendre place sur l'estrade, le signal est donné, on fait signe à Monseigneur de se presser, avec tous les égards possibles, il est temps d'entrer en piste. Le vaisseau perd de la hauteur avec le maximum de solennité que permettent ses trois réacteurs, dont le vrombissement fait un bourdon aux musiciens qui malmènent leurs instruments à hauteur de leur foi. La foule s'époumone mais, de la plate-forme en suspension, Monseigneur Adragaell n'en a dans les oreilles qu'un battage exubérant. Il atteint le sol, prend pied sur l'estrade, salue les dignitaires, les gouvernants, et entame une homélie bien rôdée, scandée en retour par les pèlerins en transe.

Arrive la fin du discours, vient la procession.

Après d'interminables préparatifs, dans une chaleur qui a fait se porter pâle la moitié des dignitaires religieux diminués par l'âge, le cortège démarre. Il y a des bousculades, mais, entouré d'un cordon de sécurité, le grand prêtre est amené en tête, comme il se doit.

Le chemin vers la mer est trop long, Monseigneur Adragaell marque un temps d'arrêt, s'affaisse, le peuple frémit, sûr que le grand prêtre épuise ses dernières forces dans cette dévotion fervente. Il veut enlever son masque respiratoire qui l'indispose, c'est la première fois qu'il en porte un pour le Païrana, mais on l'en empêche bien sûr, avec délicatesse toujours.

En fait, Monseigneur Adragaell ne doit ses vertiges qu'à une angoisse qui ne le quitte plus. Il repense au chemin parcouru par la civilisation depuis le dernier exode, quand, guidés par le dieu, la génération de ses aïeux avait pris possession de cette planète vierge et pétrie de richesses. Les hommes ont depuis grandi, prospéré et exploité ces richesses avec l'ardeur de leur

génie, et force est de constater que cette planète est à bout de souffle, comme l'avait été la précédente, et l'autre avant elle. Les ressources se font rares, l'énergie commence à manquer, et l'air est devenu irrespirable dans trois des quatre mégaloïles. Il est temps que le Tout-Puissant ouvre le chemin vers la nouvelle planète promise, que les hommes puissent trancher le cordon qui les relie à ce monde moribond.

Monseigneur sait que le Tout-Puissant l'observe, il sait qu'il sait tout des pensées bien éloignées de la simple piété qui se sont insinuées dans son cœur fatigué. Ce sont de petites voix qui lui rappellent, à Monseigneur, que les augures n'ont pas vu le signe annonciateur, alors que le cycle consacré est dépassé depuis plus de vingt ans, et à présent elles ne se taisent plus. La situation est critique, se dit le grand prêtre. Beaucoup d'autres le pensent, mais s'il

Les hommes ont grandi et prospéré et force est de constater que cette planète est à bout de souffle, comme l'avait été la précédente, et l'autre avant elle.



en est un qui n'en a pas le droit, c'est bien lui.

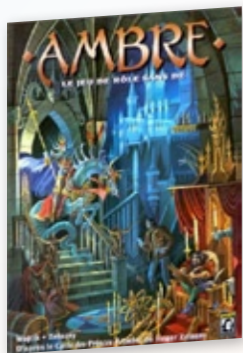
Qui s'étonnera de voir l'être divin éprouver notre foi ?, se répète Monseigneur pour mieux mettre un pas devant l'autre.

La procession a atteint le rivage. Les cris résonnent tandis que les processionnaires immergent avec déférence la gigantesque effigie du dieu suprême dans les eaux souillées. Une mer de bras levés fait écho à l'étendue de l'océan. La statue offrande est aussi laiteuse et décorée qu'une jeune mariée et, avec lenteur, on la noie dans cette auge immense et opaque, où flottent tâches de gras et débris pourrissants.

De partout, à la surface de la planète, au même moment sourd cette prière qui ne veut pas s'éteindre :

« Ô Seigneur Brand aux mille sabres, impérissable, bienveillance à visage d'homme, qui chevauche au bord des mondes, qui reprend et redonne, entend notre appel, offre le nouvel Eden aux pauvres pécheurs que nous sommes ! » ♦

Le jeu

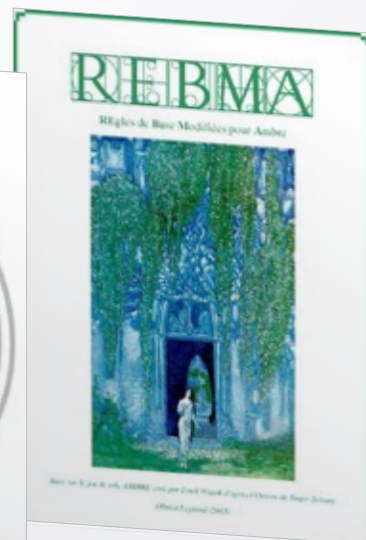


Éditeurs :

- Phage Press
1991 (VO)
- Jeux Descartes,
1993 (VF)

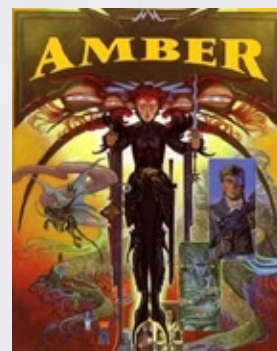
Supplément :
Chevalier des
ombres

FICHE GROG



Quel jeu ? Quelles règles ?

Il y a très longtemps fut publié **Ambre**, le jeu de rôle. C'était au précédent millénaire, peu après la découverte de la roue (précision pour les plus jeunes de nos lecteurs), et les chances sont fortes que bon nombre d'entre vous ne possèdent pas ce jeu. Mais eu égard aux nombreux rôlistes amoureux de l'univers d'Ambre, il existe un certain nombre d'adaptations voire de règles alternatives mises à la disposition du grand public, ce qui est facilité par le fait que le système officiel est simplissime et fait l'impasse sur les jets de dés :



*L'édition américaine
(1991)*

- **Neuf Princes** est une création « narrative » de Khelren, qui affiche l'ambition de mettre en sourdine la surenchère de pouvoirs propre au jeu officiel pour s'appuyer sur les codes de conduite et le caractère intrigant des Princes. Selon les mots de l'auteur, à *Neuf Princes*, on trahit, soit, mais « avec classe ».

+ [HTTP://DRAGONDIGITAL.FREE.FR/?P=314](http://DRAGONDIGITAL.FREE.FR/?P=314)

- **Rebma** (Règles de Base Modifiées pour Ambre) est une adaptation du système officiel par Olivier Legrand, qui mérite l'attention.

+ [HTTP://AMBERWAY.FREE.FR/AMBREGLE.HTM](http://AMBERWAY.FREE.FR/AMBREGLE.HTM)

- Sur **Madeline's Amber Page**, vous trouverez pour rappel les descriptions synthétiques des attributs et pouvoirs du système officiel.

+ [HTTP://WWW.Z-AMBER.COM/SOAD/SOADRULES.HTML](http://WWW.Z-AMBER.COM/SOAD/SOADRULES.HTML)



PAR MACBESSE

+ Chacun cherche son maître

Scénario pour *Discworld*, écrit dans le cadre des concours de scénarios de la Cour d'Obéron.

+ Services secrets en kit

Aide de jeu générique, publiée dans *Les Songes d'Obéron* n° 3, chap. 2.

PAR MOUSTRAP

+ Le jardin secret / Les barbes sales

Scénarios pour *Changelin*, le *Songe*, publiés dans *Les Songes d'Obéron* n° 2.



Pour développer votre Cercle d'Or

L'aide de jeu *Jouer des Ombriens* se veut une boîte à outils sans développement de contexte précis. Pour préciser les contours de votre Cercle d'Or, les nombreuses créations amateurs de la Toile vous seront une aide précieuse. Quelques exemples :

- **Le Bosquet de la Licorne** : Ombre étant infinie, tous les décors fondamentaux de l'aventure sont susceptibles d'y trouver leur place, depuis le western jusqu'aux Mille et une nuits, et certains ne se privent pas d'exploiter ce concept, comme le montrent ces descriptions du Cercle d'Or, qui sont un catalogue de l'imaginaire :

+ [HTTP://LEBOSQUETDELALICORNE.FREE.FR](http://LEBOSQUETDELALICORNE.FREE.FR)

Que serait la politique sans les enjeux commerciaux, la puissance de l'argent et la maîtrise de l'information ? Certains se sont penchés sur la question.

- **The Tony Jones Amber Page** : vous y trouverez quelques réflexions succinctes et sur l'économie ambrienne et les routes d'ombre. Mais ce n'est qu'un aperçu de la multitude d'autres aides de jeu que recèle ce site :

+ [HTTP://WWW.CLOCKWORKSKY.NET/RP_AMBER_TOP.HTML](http://WWW.CLOCKWORKSKY.NET/RP_AMBER_TOP.HTML)

- **Onirym** : Vous trouverez ici d'autres réflexions du même type, extraites de *The Complete Amber Sourcebook* (1996, Avon Books), un ouvrage jamais traduit en France et n'ayant semble-t-il pas très bonne presse :

+ [HTTP://ONIRYM.ONLINE.FR/V3/INDEX.PHP](http://ONIRYM.ONLINE.FR/V3/INDEX.PHP)

[Notez que sur ce même site, vous trouverez une aide de jeu pour le passage de la Marelle ainsi qu'un plan partiel du château d'Ambre (tiré de l'ouvrage cité plus haut), d'un intérêt relatif, mais dans l'optique d'un scénario à huis-clos dans le château, cela peut mâcher le travail du MJ.]

Une critique du 1^{er} cycle d'Ambre

Amateurs de fantasy, méfiez-vous de relire les œuvres qui vous ont enivré du temps de votre adolescence, car vous pourriez attraper une sérieuse gueule de bois. Si c'est une fierté de pouvoir enfin juger une œuvre à sa juste valeur en la relisant des années après, le risque est grand d'écorner les rêves de jeunesse qui ont bâti votre imaginaire. C'est avec cet avertissement en tête que vous déciderez de lire – ou pas – la très pertinente critique du premier cycle d'Ambre faite par Cédric Ferrand, lui-même écrivain de son état, et disponible sur le site des « corbeaux », grands amateurs de SF.



+ [HTTP://HU-MU.BLOGSPOT.FR/2012/04/AMBRE.HTML](http://HU-MU.BLOGSPOT.FR/2012/04/AMBRE.HTML)

• **Carnets de voyage** : foin de cartes et de guides touristiques exhaustifs : un simple récit de voyage peut tout aussi bien faire l'affaire pour donner chair à une ombre. C'est l'exercice auquel se sont attelés quelques inconditionnels (dont les noms ne sont pas inconnus à la Cour d'Obéron).

Voici donc quelques voyages au Cercle d'Or, *Les carnets d'Ombre de Finnlay*, par Selwin :

- + [HTTP://VOILEDISIS.FR/FORUM/SHOWTHREAD.PHP?250-LE-CERCLE-D-OR](http://VOILEDISIS.FR/FORUM/SHOWTHREAD.PHP?250-LE-CERCLE-D-OR)
- + [HTTP://VOILEDISIS.FR/FORUM/SHOWTHREAD.PHP?251-OMBRES-LOINTAINES-RATTACH%E9ES-%E0-AMBRE](http://VOILEDISIS.FR/FORUM/SHOWTHREAD.PHP?251-OMBRES-LOINTAINES-RATTACH%E9ES-%E0-AMBRE)

Et parce qu'il peut aussi arriver à un Ambrien de s'égarer, voici *Les carnets de Folombrie*, quelques voyages en Zone noire, par Glorfindel et Macbesse :

- + [HTTP://VOILEDISIS.FR/FORUM/SHOWTHREAD.PHP?892-LES-CARNETS-DE-FOLOMBRIE-VOYAGES-EN-ZONE-NOIRE](http://VOILEDISIS.FR/FORUM/SHOWTHREAD.PHP?892-LES-CARNETS-DE-FOLOMBRIE-VOYAGES-EN-ZONE-NOIRE)

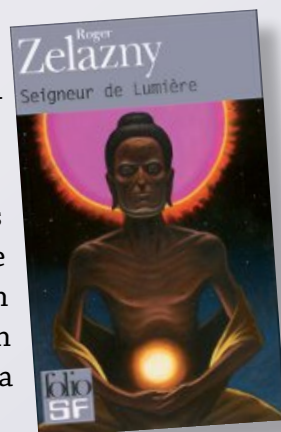
• Il en fallait un, voici le wiki d'usage : **Road To Amber**, et sa section sur le Cercle d'Or :

- + [HTTP://WIKI.ROADTOAMBER.COM/GOLDEN-CIRCLE](http://WIKI.ROADTOAMBER.COM/GOLDEN-CIRCLE)

Les bonnes idées de Roger Zelazny

Roger Zelazny, à l'instar de nombreux auteurs, avait ses thèmes de prédilection, ce qui rend aisé une forme d'opportunisme qui consiste à aller piocher dans ses autres œuvres de quoi enrichir vos chroniques ambriennes.

- **Seigneur de Lumière** : voici un de ses premiers romans. Il est très agréable, resserré dans sa thématique, et on y retrouve quelques motifs qui évoquent le futur cycle d'Ambre – des immortels à la psyché bien ordinaire qui jouent à être des dieux – voire même une scène de duel qui préfigure celui décrit dans *Les fusils d'Avalon* entre Corwin et Benedict. *Seigneur de lumière* vous offre sur un plateau tout ce qu'il faut pour mettre en scène la divinisation des Ambriens.



- + [HTTP://WWW.BABELIO.COM/LIVRES/ZELAZNY-SEIGNEUR-DE-LUMIERE/9683](http://WWW.BABELIO.COM/LIVRES/ZELAZNY-SEIGNEUR-DE-LUMIERE/9683)



- **Franc-sorcier** : un roman de fantasy avec de bonnes idées, distrayant à défaut d'être inoubliable, qui a pour défaut principal de faire suite à *L'enfant tombé de nulle part*, un roman de gare sûrement écrit en catastrophe par Zelazny pour payer ses traites, ce qui n'a pas dû lui arriver qu'une fois (il paraîtrait que l'auteur de ces lignes en a adoré la lecture à 16 ans, mais il y a prescription...). Dans *Franc-sorcier*, la manière de décrire la magie, les

techniques adoptées par les sorciers pour amener leur ennemi sur un terrain plus favorable à leurs sorts, les manipulations de corps démoniaques opérées par dimensions interposées (lisez, vous comprendrez), tout cela est susceptible de faire germer quelques idées chez les meneurs de jeu, *a fortiori* dès qu'il s'agit de donner corps aux Cours du Chaos et à leurs résidents.

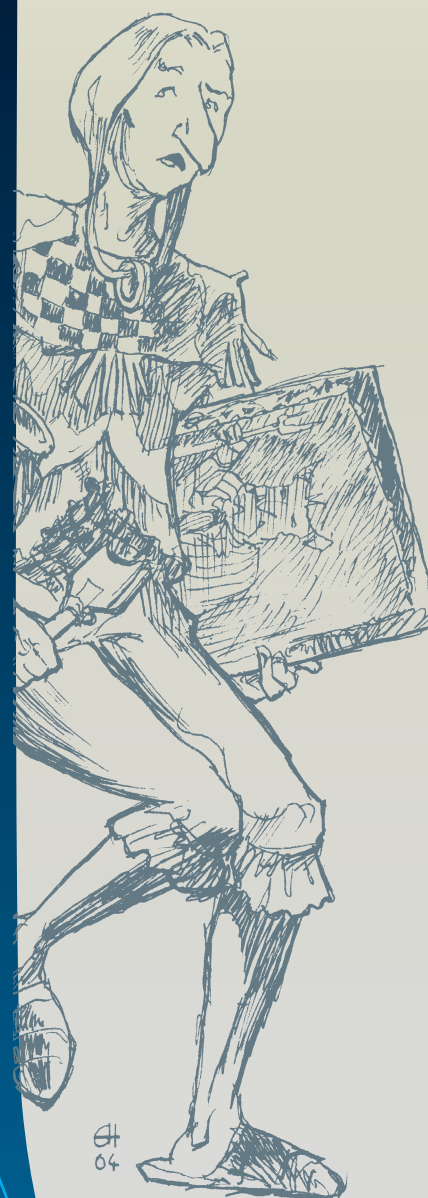
+ [HTTP://WWW.BABELIO.COM/LIVRES/ZELAZNY-FRANC-SORCIER/214542](http://www.babelio.com/livres/Zelazny-Franc-Sorcier/214542)

- **Repères sur la route** : quoique Zelazny ait affirmé avoir peu de goût pour les paradoxes temporels, il en a tout de même fait le thème principal de ce roman. *Repères sur la route* nous emmène suivre les pas d'un routier qui voyage dans le temps grâce à des voies de circulation spécialement prévues à cet effet. Il n'est pas assuré qu'une transposition directe de l'univers ici décrit puisse se faire sans difficultés, néanmoins ce récit amène facilement à envisager les routes d'Ombre d'une manière plus contemporaine (à l'instar du récit proposé p.28 de ce zine) et les différentiels temporels d'Ambre peuvent à l'évidence être mis à profit pour un scénario écrit dans cette optique.

+ [HTTP://WWW.BABELIO.COM/LIVRES/ZELAZNY-REPERES-SUR-LA-ROUTE/10322](http://www.babelio.com/livres/Zelazny-Reperes-sur-la-route/10322)



Si bon nombre d'illustrations ont été réalisées spécialement pour cette publication, des années et des années passées à jouer passionnément dans l'univers d'Ambre, avec leur lot de contributions dessinées, ont aidé à animer les pages de ce chapitre 3.



Des centaines d'aides de jeu et de scénarios, des articles,
des jeux gratuits, un webzine, des bandes dessinées, des nouvelles...
et un forum !

La Cour d'OBÉRON

[HTTP://COUROBERON.COM/SITE2](http://couroberon.com/site2)



Directrice de rédaction

Laetitia « Hikaki » Jaworski

Rédacteur-en-chef

Fr.-Xavier « Xaramis » Cuende

Coordinateur thématique

Macbesse

Rédacteurs

Macbesse, Moustrap

Illustrateur

Moustrap

Correcteurs

Khelren, Ohtar-Celebrin, Pitche

Maquettiste

Gwenaël « Moustrap » Houarno

Index des jeux de rôles cités

Ambre (Phage Press/Descartes), Changelin, le Songe (White Wolf/Ludis), Discworld (Steve Jackson Games)

Date de publication du n° 3 Ch. 3 : décembre 2014

Remerciements aux forumistes de la Cour d'Obéron qui ont apporté leurs contributions diverses à l'élaboration de ce numéro.